

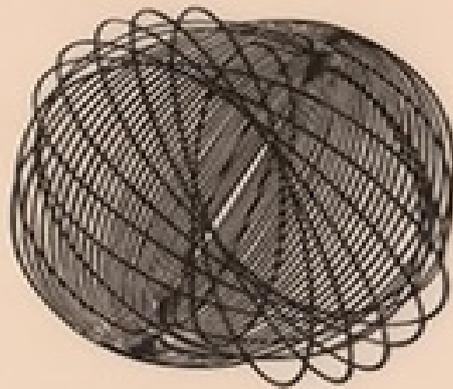
DU MONDE ENTIER

YUKIO MISHIMA

Madame de Sade

THÉÂTRE

VERSION FRANÇAISE DE
ANDRÉ PIEYRE DE MANDIARGUES



nrf

GALLIMARD

YUKIO MISHIMA
MADAME DE SADE

*Version française de
André Pieyre de Mandiargues*

GALLIMARD

La version française de cette pièce a été établie d'après la traduction littérale effectuée à partir du texte original japonais par Nobutaka Miura.

Titre original :

SADO KOHSHAKU FUJIN

Originally published in Japan by Schinchosha in 1969.

© *Yoko Mishima, 1969.*

© *Éditions Gallimard, 1976, pour l'adaptation française.*

PERSONNAGES

RENÉE, *marquise de Sade.*

MADAME DE MONTREUIL, *mère de Renée.*

ANNE-PROSPÈRE, *sœur cadette de Renée.*

BARONNE DE SIMIANE.

COMTESSE DE SAINT-FOND.

CHARLOTTE, *femme de chambre.*

La scène est à Paris, chez M^{me} de Montreuil, dans un salon.

I^{er} acte : *à l'automne 1772.*

II^e acte : *à la fin de l'été 1778.*

III^e acte : *au printemps 1790.*

ACTE I

SAINT-FOND, *en costume d'équitation ; elle va et vient rageusement, une cravache au poing* : Étrange façon de recevoir les gens ! A la première fois que je viens ici, expressément invitée à m'y rendre après ma leçon de cheval, c'est comme par plaisir qu'on me fait attendre.

SIMIANE : N'ayez pas trop de rigueur contre M^{me} de Montreuil, qui n'a point cessé d'être bouleversée par l'affaire de son gendre.

SAINT-FOND : Voulez-vous dire qu'elle est encore bouleversée par ce qui s'est passé il y a trois mois ?

SIMIANE : Je n'imagine pas que le temps ait pu alléger son souci. Rappelez-vous que nous ne l'avons pas vue une seule fois depuis cette affaire.

SAINT-FOND : Cette affaire... Cette affaire... Toujours et partout dans nos conversations, quand il est question de cela, nous nous en tirons en usant de ce mot avec un petit clin d'œil et un sourire entendu. Parlons franchement. *(Elle fait claquer sa cravache. Simiane couvre son visage de ses mains.)* C'était cela, et un peu plus que cela !

SIMIANE : Ces horreurs, madame... *(Elle se signe.)*

SAINT-FOND : Mais oui, faites le signe de croix. N'est-ce pas ce que fit tout le monde devant une si pénible histoire ? Chacun de nous, cependant, a son information sur l'affaire dont il s'agit. Vous-même, madame, devez en savoir quelque chose... Parlez !

SIMIANE : Je ne sais rien.

SAINT-FOND : Vous n'êtes pas franche.

SIMIANE : Donatien et moi étions des amis d'enfance. Je ne veux me souvenir que de ses jolis cheveux blonds, et des horreurs dont vous parlez je ne veux rien entendre et rien voir.

SAINT-FOND : À votre guise... Mais puisque je vais maintenant vous donner sur notre affaire les plus complets et les plus précis détails qui m'ont été fournis par une longue et laborieuse enquête, j'oserai vous conseiller, madame, de vous boucher les oreilles. *(Simiane hésite.)* Vos oreilles... *(Elle fait claquer sa cravache.)* Allons... Bouchez-les. *(Elle chatouille de sa cravache les oreilles de Simiane, qui fait un geste de recul, puis obéit.)* Bien. Le 27 juin, donc, il y a trois mois, Donatien, Alphonse, François, marquis de Sade, fut à Marseille avec son valet Latour. Au matin, quatre filles furent réunies par Latour dans une chambre qui se trouvait au quatrième étage de chez Mariette Borelly. Celle-là, Mariette, avait vingt-trois ans ; la seconde, Mariane, en avait dix-huit ; les deux autres,

Marianette et Rose, vingt pareillement. Ai-je besoin de dire que toutes les quatre étaient des putains ? (*Simiane, sans retirer ses mains de ses oreilles, sursaute et ouvre grand les yeux.*) A ce que je vois, vous avez la capacité d'écouter avec les yeux...

Le marquis de Sade portait un habit gris rayé bleu, un gilet de soie orange, une culotte pareille ; ses cheveux blonds étaient coiffés d'un chapeau à plume ; il avait une épée à la ceinture, une CANNE à pomme d'or à la main.

Dans la pièce où attendaient les filles, il tira de sa poche une poignée de pièces d'or en gageant de coucher d'abord avec celle qui devinerait le nombre exact de louis contenus dans sa main. Ce fut Mariane qui gagna. Alors il fit sortir les trois autres, mais le valet resta, et il lui donna l'ordre de s'étendre avec la fille sur un lit. D'une main, il fustigea la fille (*Saint-Fond fait claquer sa cravache*), tandis que de l'autre, vous savez, il excitait le sexe du valet... Comme ci (*coups de cravache dans l'air*), et comme ça...

SIMIANE : Mon Dieu ! (*Elle se signe et murmure une prière.*)

SAINT-FOND : Signez-vous, madame ; signez-vous tant que vous voudrez. Vos signes de croix vous empêchent de vous boucher les oreilles. (*Simiane remet les mains sur ses oreilles.*) Et rappelez-vous que vous ne sauriez prier en vous bouchant les oreilles. (*Simiane se hâte de se signer de nouveau.*) La volonté de Dieu est qu'en ce moment vous écoutiez ce que je raconte. (*Simiane se résigne à écouter.*)

Bien : Donatien de Sade, prenant la place de son valet, disait à eelui-là « Monsieur le marquis » et se faisait appeler « Lafleur »... Ayant prié son maître prétendu de sortir, ce fut pour montrer à la fille une bonbonnière en cristal cerclée d'or, qui contenait des pastilles anisées. « Voilà qui te débarrassera des vents qui te ballonnent ; ne crains pas d'en manger beaucoup », dit-il à la créature.

SIMIANE : Mon Dieu !

SAINT-FOND : En réalité, les pastilles étaient aphrodisiaques, enrobées de sucre et de cantharide pilée, de mouche espagnole. Sans doute en connaissez-vous la vertu...

SIMIANE : Comment le pourrais-je ?

SAINT-FOND : Vous eussiez pu en avoir goûté, à l'occasion, et n'auriez pas eu tort... Mariane avala sept ou huit de ces pastilles. Le marquis, alors...

SIMIANE : Que lui fit-il ?

SAINT-FOND : Il lui promit un louis, à condition qu'elle se laissât faire une certaine chose.

SIMIANE : Une certaine chose ?

SAINT-FOND : Cette certaine chose à laquelle vous ne détestez pas de faire allusion parfois. Quand le soleil se lève en face d'une statue de Vénus dressée au centre

d'un jardin, le premier rayon doré pénètre le sillon qui sépare des cuisses de marbre blanc comme la neige. Dites-moi l'endroit de Vénus qui sera pénétré par le dernier rayon, quand le soleil aura tourné autour du jardin pendant une demi-journée et qu'il sera près d'aller se coucher derrière la forêt.

SIMIANE, *après avoir réfléchi* : Oh ! le péché qui ne se peut dire qu'en langage démoniaque, celui dont l'aboutissement est le bûcher !

SAINT-FOND : Après la chose, Donatien Alphonse produisit un martinet armé d'épingles courbes et fort taché de sang, usagé certes, qu'il remit à la fille en lui donnant l'ordre de le fustiger.

SIMIANE : Un reste de conscience... Il voulait que la punition le délivrât du démon.

SAINT-FOND : Pas le moins du monde. Ce qu'il cherchait était une connaissance certaine de la douleur, plus aisément perceptible dans ses propres souffrances que dans celles infligées à autrui. Il y a chez Donatien de Sade un appétit peu commun de certitude... Plus tard vint le tour de Mariette, qui avait été rappelée. D'abord, il la fit se dévêtir et s'agenouiller au pied du lit pour la fouetter sans rémission avec un balai de bruyère ; puis il lui commanda de le fouetter à son tour. Pendant qu'elle le fouettait, Donatien, avec un couteau, marquait le nombre des coups au tuyau de la cheminée. Des séries de 215, 179, 225, 240, ce qui fait au total...

SIMIANE, *calculant sur ses doigts* : 859 coups.

SAINT-FOND : Les nombres l'ont toujours fasciné. Les nombres, qui portent plus de certitude que quoi que soit au monde. Mais par la multiplication des nombres jusqu'à l'infini, le mal devient miracle.

SIMIANE : Comment employer ici le mot de « miracle » ?

SAINT-FOND : Les miracles du marquis de Sade ne se manifestent qu'après des accumulations de certitudes, fondées sur l'épuisement des sensations. Ce sont des miracles qui n'ont rien de commun avec ceux qu'attendent les paresseux. A Marseille, poussant les autres à redoubler d'efforts, il s'unissait à Mariette et à son valet comme à la chiourme d'une galère qui va sur la mer à trois rangs d'avirons. Le ciel au-dessus d'eux était tout de sang, car, j'aurais dû le dire, l'heure était matinale encore.

SIMIANE : Au matin, le plaisir et le travail se confondent.

SAINT-FOND : Ou plutôt, puisque c'est l'heure où des gens vont à l'église, le plaisir s'y confond avec la prière.

SIMIANE : Attention, vous êtes sur le chemin de l'enfer, vous aussi.

SAINT-FOND : Merci de l'avertissement. Après Mariette, ce fut Rose que l'on appela. Encore du fouet, encore le valet, encore de multiples combinaisons comme dans un jeu de cartes. Puis l'on convoqua Marianette pour d'autres fustigations, d'autres dégustations de pastilles à la cantharide. L'office du matin s'acheva dans

un concert de cris et de sanglots, et le marquis de Sade congédia les officiantes en remettant six livres d'argent à chacune.

SIMIANE : C'était terminé, enfin !

SAINT-FOND : Pas du tout. Le marquis fit une sieste, pour se préparer à la séance de l'après-midi.

SIMIANE : La séance de l'après-midi !

SAINT-FOND : Après avoir fermé les volets des fenêtres donnant sur la mer, il tomba dans un sommeil pur et profond comme celui d'un enfant, un sommeil exempt de tout rêve, le sommeil de l'innocence. Comme s'il s'était enterré dans le sable d'une plage bien lavée où des cadavres presque fossilisés de poissons reposent sur des lits d'algues sèches et de débris de coquillages. Le soleil de juin à Marseille filtrait à travers les volets pour mettre des raies d'or sur la peau blanche de sa poitrine que soulevait le rythme de son souffle.

SIMIANE : Mais la séance de l'après-midi ?

SAINT-FOND : Patientez un peu, madame. Cet après-midi-là, le valet, qui s'était remis en chasse, rencontra une fille de trottoir de vingt-quatre ans, du nom de Marguerite. Le marquis de Sade lui rendit visite dans la soirée. Il congédia Latour, cette fois, et dès qu'il fut seul avec la fille, il lui tendit sa bonbonnière de cristal.

SIMIANE : Les pastilles empoisonnées ?

SAINT-FOND : Aphrodisiaques ; il y a quelque différence avec du poison. La fille en prit une demi-douzaine. Le marquis, en la priant d'en prendre davantage, lui demandait de sa voix la plus douce comment elle se sentait du ventre.

SIMIANE : Ne voulait-il pas jouer au médecin ?

SAINT-FOND : Pas seulement. Ce fut de nouveau la certaine chose, de nouveau le fouet. À l'aube, le lendemain, Donatien partait en chaise de poste tirée à trois chevaux pour se rendre à La Coste. Il n'avait pas le moindre soupçon que les filles iraient, deux jours plus tard, porter plainte contre lui chez le procureur du roi.

Charlotte, la femme de chambre, entre en scène.

CHARLOTTE : M^{me} de Montreuil s'excuse de vous avoir fait attendre, mesdames. Elle va venir.

SAINT-FOND : Faites-lui mon compliment pour le singulier choix qui nous réunit chez elle aujourd'hui, M^{me} de Simiane et moi.

CHARLOTTE : Oui, madame.

SAINT-FOND : Une sainte femme et une femme corrompue, assemblage qui ne déplairait pas à monsieur son gendre. Je l'en félicite.

CHARLOTTE : Oui, madame. (*Embarrassée, elle fait un pas pour sortir.*)

SAINT-FOND : Ne vous sauvez pas, Charlotte. Vous avez servi chez moi avant

d'entrer chez M^{me} de Montreuil et vous n'ignorez rien de ma vie, ni des rumeurs qui me font passer pour une diablesse incarnée. A vrai dire, sans user de fouet ni de pastilles comme M. de Sade, j'ai fait une belle moisson de tout ce qui croît à Cythère, et M^{me} de Montreuil ne s'est pas trompée sur mon compte. Aucune autre femme, a-t-elle dû se dire, ne saurait mieux que moi se trouver à l'aise dans l'affaire du marquis. Et après m'avoir longtemps tenue à l'écart à cause de ma réputation, elle a bien été obligée de m'envoyer quérir.

SIMIANE : Il ne faut pas médire de M^{me} de Montreuil, qui est au bout de ses efforts et qui nous appelle à son secours. Aidons-la selon nos capacités, vous par les ressources de l'immoralité, moi par celles de la vertu que vous me faites l'honneur de me prêter.

M^{me} de Montreuil entre en scène.

MONTREUIL : Me pardonneriez-vous de m'être fait attendre si longtemps, madame de Saint-Fond, madame de Simiane ? Merci d'être venues. (*D'un coup d'œil, elle congédie Charlotte, puis se tourne vers M^{me} de Saint-Fond :*) Vous avez pris une leçon d'équitation, madame...

SAINT-FOND : Mon cheval est devenu fou. Cela ne lui était jamais arrivé. Je l'ai traité à coups d'éperons et de cravache, sans effet sur le feu qu'il avait au corps. A chaque bond qu'il faisait, m'a dit le moniteur, j'avais l'air d'une Amazone dans le scintillement des ornements de ma selle.

MONTREUIL : Votre caractère indomptable m'encourage à parler. Personne ne sait combien j'ai souffert des écarts du cheval fou qui est entré dans ma famille.

SAINT-FOND : Votre cheval fou est un pur sang, quoiqu'il soit pâle à faire peur. Un cocher, un garçon d'écurie, étreint sa femelle et puis sombre dans le sommeil. Mais le plaisir de l'homme de haute race n'est pas tellement simple. Du marquis de Sade, je me demande si sa naissance privilégiée n'est pas responsable du raffinement peut-être excessif sans lequel il n'est pas pour lui de plaisir. La nudité de la femme n'a de charme à ses yeux qu'à travers les arabesques tracées par le sang des ancêtres sur le fer des armures, rouille sanglante que rien n'effacera plus.

MONTREUIL : Auriez-vous l'idée que la morale est le lot des cochers et des garçons d'écurie, et que dispense en est donnée aux aristocrates ? L'inconduite de l'aristocratie ne fut jamais aussi généralement critiquée qu'aujourd'hui, comme si notre classe avait eu le devoir d'être un exemple de vertu.

SAINT-FOND : Je croirais plutôt que le peuple est lassé de la morale qu'on lui impose et qu'il voudrait jouir de l'immoralité qui jusqu'ici était une prérogative de la noblesse.

SIMIANE : Cessons de discuter. L'objet de notre réunion se perd. (*À Montreuil :*) Je sais, madame, que vous êtes une femme de grande intelligence autant que de mœurs irréprochables et que jamais vous ne fîtes rien qui pût vous faire montrer du doigt. Votre épouvante devant les actions scandaleuses de l'homme qui, par je

ne sais quel dessein de la Divine Providence, est devenu votre gendre, je puis l'imaginer. Ne voudriez-vous pas nous dire en toute franchise ce qui pèse sur vous ? Votre fardeau en serait allégé peut-être, et pas un mot de ce que nous aurions entendu ne serait répété à personne.

MONTREUIL : Votre proposition me touche, madame. Je ne crains pas de vous avouer qu'au moment où il a épousé ma fille, Donatien de Sade m'a charmée. Quoique un peu étourdi, que cet homme était plaisant, qu'il était spirituel ! Et qu'il était gracieux dans son amour pour Renée !

SAINT-FOND : Par ailleurs, cette union avait l'avantage de vous apparenter avec la famille royale.

MONTREUIL : Sans doute, mais je pense surtout à notre entente au début de ce mariage, quand nous nous trouvions ensemble au château d'Échauffour, où Donatien Alphonse se divertissait à nous faire jouer des pièces de son cru. J'eus un rôle, moi aussi, à côté de Renée, et nous étions dans le ravissement.

SIMIANE : Je n'ai pas de peine à vous croire. Donatien, petit encore, était le plus aimable enfant du monde. Un jour que nous nous amusions dans une roseraie, je me souviens de m'être mis une épine dans le doigt et d'avoir pleuré. Il eut la gentillesse de retirer adroitement l'épine et même de sucer la plaie.

SAINT-FOND : Il avait déjà le goût du sang.

SIMIANE, *comme offensée* : Prendriez-vous Donatien pour une sorte de vampire ?

SAINT-FOND : Les vampires, à ce qu'on prétend, commencent par se montrer doux et gentils...

MONTREUIL : Paix, mesdames... Nous n'avons plus aucune illusion sur la moralité actuelle de mon gendre. Ce que j'ai appris est qu'à l'époque même de sa lune de miel et de nos représentations théâtrales il allait souvent à Paris, sous prétexte d'affaires, mais pour y rencontrer des femmes qui (comment dirais-je cela ?) ont métier de...

SAINT-FOND : Employez le mot de « putains », si c'est là ce que vous entendez.

MONTREUIL : Vous vous exprimez sans peur, madame. Donatien se débauchait donc avec des femmes de pareille profession, mais cela, je l'ai d'abord ignoré, et ce n'est que cinq mois après le mariage, quand il fut emprisonné à Vincennes, que la vérité me fut révélée dans toute son horreur. J'ai essayé d'en cacher une partie à Renée, et si, plus tard, en usant de tous les moyens en mon pouvoir, je suis arrivée à obtenir la libération de mon gendre après deux semaines de détention, je ne l'ai fait que par amour pour ma fille et dans l'espérance qu'il finirait par se repentir sincèrement de ses fautes de jeunesse. Renée, elle, aimait Donatien et le respectait. Hélas ! J'ai dû bientôt me rendre compte qu'il ne s'agissait nullement de « fautes de jeunesse ».

SIMIANE : Hélas !

MONTREUIL : Pendant les neuf ans qui suivirent, j'ai soutenu un dur combat pour tenter de sauvegarder l'honneur de la famille de mon gendre et celui de ma fille. J'avais renoncé à tous les plaisirs. Je m'étais endettée pour payer le prix du scandale. Et quelle gratitude croyez-vous que m'ait témoignée la famille de Donatien ? Son père, le comte de Sade, ne fut jamais que farouche et furieux à son égard, et quand il est mort, il y a cinq ans, il rageait encore. Donatien le pleura avec un si vrai chagrin que j'en fus touchée. La tendresse et la pureté jaillissent du fond de lui à si grand flot parfois, et de façon si convaincante, que l'espoir un moment nous revient. Mais la source profonde est troublée tout de suite, et l'on ne sait quand elle redeviendra claire. Quant à la mère de Donatien, que fit-elle pour lui ? Rien. Totalelement froide, dépourvue du moindre sentiment maternel, elle s'est retirée dans un couvent depuis douze ans. Pour les épousailles, elle n'a pas sacrifié un seul de ses diamants.

Ainsi, je suis devenue comme la nourrice ou la gardienne d'un fils importun dont les parents voudraient se débarrasser, et quand Donatien s'est épris d'une fille de théâtre nommée Colette, c'est moi qui ai dû jeter un seau d'eau pour les désunir ; quand il eut un ennui, il y a quatre ans, pour l'affaire d'Arcueil, c'est moi encore qui ai obtenu pour lui le pardon du roi après sept mois de captivité ; j'ai dépensé une fortune pour faire taire des rumeurs qui outrepassaient de loin le vrai.

SIMIANE : Qu'y avait-il de vrai, dans cette affaire d'Arcueil ? (*Saint-Fond fait claquer sa cravache avec violence.*) Ah, oui ! J'aurais dû m'en douter...

MONTREUIL, à *Saint-Fond* : Vous êtes trop forte pour moi, madame. Vous savez tout d'avance... Le fait en soi, les outrages infligés par le marquis à une jeune mendicante qu'il avait cueillie sur la place des Victoires et emmenée en fiacre dans sa petite maison d'Arcueil, est une bagatelle à côté de l'histoire de Marseille, mais ma fille n'en fut pas toujours ignorante et c'est alors qu'elle aperçut dans toute son horreur le vrai visage de l'homme qui est son mari. Elle est amoureuse de lui cependant. Par dévotion, jusqu'à ces derniers jours, elle avait souffert avec patience. Cette fois, le pire est arrivé, mais tout en nous trouvant dans une situation désespérée, pour ma fille, pour elle seulement, je veux tenter l'impossible, essayer de sauver Donatien de Sade encore une fois. Hélas ! (*elle pleure*) mon épée est brisée, mon carquois est vide de toute flèche...

SAINT-FOND : Si j'ai bon souvenir, le blason des Sade renferme un aigle bicéphale. L'aigle du marquis n'a pas cessé de porter haut ses deux têtes. L'une est le chef glorieux d'une race qui s'est affirmée dès le XII^e siècle, l'autre est celui de la part maudite qui est au fond de tout ce qu'a produit l'histoire des hommes. Vous, madame, depuis neuf ans, avez lutté sans cesse pour réduire la seconde au bénéfice de la première. C'était une lutte inutile et promise à la défaite. Pourquoi n'avez-vous pas cherché plutôt à sauvegarder les deux têtes, puisqu'elles tenaient au même corps ?

MONTREUIL : Donatien n'est qu'un malade. Soignant sa maladie, veillant à

rassurer l'opinion publique en même temps, n'avons-nous pas toutes les chances de retrouver la paix et le bonheur par l'effet de la Divine Grâce. C'est l'avis de Renée, comme le mien.

SAINT-FOND : Vous pourriez difficilement convaincre un patient qu'il lui faut être soigné, contre son gré au besoin, d'une maladie qui lui donne du plaisir. Abominable aux yeux des autres, une telle maladie est un buisson de roses dans le cœur de l'homme qu'elle a contaminé.

MONTREUIL : Depuis longtemps, je m'en aperçois, des symptômes auraient dû nous avertir. Les fruits du mal sont aujourd'hui lourds de poison. Si je les avais arrachés à la branche quand ils étaient petits et verts...

SAINT-FOND : Vous auriez tué le noble arbre. C'étaient des fruits de sang et leur suc était le sang du marquis. Écoutez-moi, s'il vous plait, madame, car je suis une autorité en matière d'immoralité et je voudrais que vous sachiez mon opinion sur le sujet de vos peines.

J'ai toujours considéré le Vice comme un domaine privé, bien ordonné, fourni de tout le nécessaire. Des maisons de bergers, des moulins à vent, des lacs et des ruisseaux, oui, mais derrière ce gentil décor il y a des cratères où le soufre brûle, des forêts hantées de bêtes fauves, des terres désertiques, des puits tout secs... Me comprenez-vous ? Ce vaste domaine, vous le recevez à votre naissance comme un don du Ciel, et quelles que soient les étranges expériences que vous y fassiez, vous n'y rencontrerez rien qui n'ait été contenu dans son enceinte.

Enfants, adolescents plus tard – et je sais ce que je dis parce que c'est par expérience personnelle que je parle –, nous avons tenu à l'envers la longue-vue que nous offrirent la famille et la société (*elle fait le geste de se servir de sa cravache comme d'une longue-vue*) pour regarder le monde. En le regardant ainsi, selon les sages préceptes de l'éducation puérile et honnête, ce que l'enfant voit à travers la lorgnette est la gracieuse petitesse de son entourage, et il se réjouit de l'espace inoffensif et joli dans lequel il lui sera donné de vivre. Un peu plus âgé, il ne songe qu'à agrandir un peu sa petite pelouse, à planter plus de fleurs dans son petit jardin, à vivre aussi bien que son voisin ou mieux. Il est sage.

Jusqu'au moment où il lui arrive de découvrir brusquement qu'il s'est trompé ou qu'on l'a trompé, et qu'il faut retourner la longue-vue, mettre l'œil au petit trou pour regarder à l'endroit et apercevoir la réalité de l'univers. Quand le marquis de Sade a-t-il fait cette découverte, je n'en sais rien. Mais je crois que c'est alors que ses yeux se sont ouverts sur les flammes de soufre qui sortent des cratères et sur les gueules rouges des bêtes de la forêt. Il a reconnu que le domaine qui lui avait été destiné était immense et inépuisable.

Ainsi j'ose penser qu'aucune chose ne lui a jamais paru étonnante. Ce qui s'est passé à Marseille était pour lui naturel, aussi naturel que pour un enfant d'arracher les ailes d'un papillon.

MONTREUIL : Je crains de n'avoir rien entendu à votre propos, madame. Je me

suis débattue, ballottée en tous sens, sans savoir ce qui m'arrivait. La seule chose dont je puisse avoir compréhension est l'honneur.

Vous rendez-vous compte à quel point mes efforts ont été vains jusqu'ici. Le Parlement d'Aix a condamné le marquis de Sade à être décapité, avant que son corps ne soit brûlé et ses cendres jetées au vent. En l'absence du condamné, qui s'est dérobé l'on ne sait où, c'est en effigie qu'on l'a brûlé sur la grand-place d'Aix, le 12 du mois dernier. À Paris, où j'étais, il m'a semblé voir les flammes gagner les cheveux blonds et le joli sourire du mari de ma fille, entendre la populace applaudir...

SIMIANE : Les flammes de l'enfer paraissaient sur la terre.

SAINT-FOND : « Du bois pour le bûcher ! » « Que ça brûle ! », ainsi devait crier la foule. Le bûcher n'a pas de meilleur aliment que la jalousie du peuple à l'égard des vices qui lui sont interdits.

MONTREUIL : « Du bois pour le bûcher ! » Et si ce cri venait à retentir ici, que ferions-nous ? On a raconté que la canaille criait le nom de ma fille et même le mien.

SIMIANE : « Du bois pour le bûcher ! » C'était peut-être un feu de purification. Tous les péchés du marquis ont peut-être été absous avec la dispersion des cendres de son portrait.

SAINT-FOND : « Du bois pour le bûcher ! » Les lanières des flammes auront fouetté rudement la chair blanche de ses joues, ses cheveux blonds. Deux cent quinze... Cent soixante-dix-neuf... Son portrait sera devenu plus souriant, tellement son plaisir glacé était assoiffé de feu.

MONTREUIL : Pensez à moi, s'il vous plaît. Je ne reçois ici que de mauvaises nouvelles. Mon gendre a disparu. Ma fille est en pleurs à La Coste, et ma fille cadette, la pieuse Anne-Prospère de Launay, dont j'aurais tant besoin pour m'aider, est partie à la recherche d'un refuge où elle pût mettre sa pureté à l'abri des ombres jetées par le mal, ces ombres sinistres qui s'attachent à notre famille en particulier... En voyage, avec un compagnon, trouvera-t-elle la retraite qu'il nous faudrait à tous ? Moi, je suis restée seule et n'ai pas d'alliés ; mes plans sont en déroute ; ma gorge est rauque à force d'avoir imploré le Ciel ! (*Elle pleure.*)

SIMIANE : Reprenez courage, madame. Je sais ce que vous attendez de ma dévotion. Demain, dès la première heure, je me rendrai chez le cardinal Philippe, qui par bonne chance est à Paris, et je solliciterai de lui la faveur d'une absolution du Saint-Père.

MONTREUIL : Comment pourrais-je vous exprimer ma gratitude ? C'était, en effet, l'objet de mon vœu, mais dans mon embarras les mots me faisaient défaut pour vous le dire. Votre bienveillance est extrême, madame.

SAINT-FOND : Je ne rivaliserai pas avec M^{me} de Simiane. La générosité est peu mon fait, tout de même que les sentiments de justice, d'honneur ou de vertu ; mais

je ferai ce qui est en mon pouvoir, moins pour vous aider que pour servir le marquis de Sade. En m'appuyant sur d'anciens compagnons de lit, j'irai jusqu'au chancelier de Maupeou, ce prétendu modèle de vertu, et je mettrai en œuvre tous mes talents de courtisane pour l'induire à faire casser la sentence du Parlement de Provence. N'est-ce pas là ce que vous vouliez me demander en m'invitant chez vous ? Ne pensiez-vous pas aux services que vous pourriez tirer de mon corps ?

MONTREUIL : Pareille pensée, jamais, madame...

SAINT-FOND, *riant* : Ne vous en dédisez pas... Votre intention d'user du vice pour des fins vertueuses est admirable, et je vous félicite de ne pas ignorer qu'il n'est rien au monde qui ne vaille quelque chose. Le marquis de Sade lui-même...

MONTREUIL : Vous m'aidez donc. Je puis y compter.

SAINT-FOND : Assurément.

MONTREUIL : Je vous remercie d'avance. Je m'étais préparée à m'accrocher au bas de votre robe pour vous supplier, s'il en avait été besoin. Merci.

SAINT-FOND : Faut-il vous répéter que je ne veux de vous aucun remerciement ?

Charlotte entre en scène.

CHARLOTTE : Que madame veuille m'excuser.

MONTREUIL : Qu'y a-t-il ?

CHARLOTTE, *hésitant* : Eh ! Eh !...

MONTREUIL : Parlez. Aucun secret ne demeure ici pour ces dames. En outre, je n'ai plus la force de bouger pour aller vous écouter.

CHARLOTTE : Oui, madame.

MONTREUIL : Parlez donc.

CHARLOTTE : C'est M^{me} la marquise de Sade qui vient d'arriver.

MONTREUIL : La marquise... (*Surprise générale. Les deux invitées se regardent.*) Qu'est-ce qui peut la faire venir de La Coste, sans un mot d'avis, je me le demande... Eh bien, faites-la entrer.

CHARLOTTE : Oui, madame. (*Elle sort.*)

Renée, la marquise de Sade, entre.

MONTREUIL : Renée.

RENÉE : Maman.

Elles s'embrassent.

MONTREUIL : Je suis heureuse, Renée. Je souhaitais votre venue.

RENÉE : Et moi, je ne songeais qu'à vous. Alors, n'y tenant plus, je suis partie tout à l'improviste. A La Coste, pas un jour sans pluie, veuillez imaginer mon existence.

Mettais-je le pied hors du château, ce n'était que pour affronter des regards haineux, des chuchote-ments. Dedans, j'étais seule du matin au soir ; la nuit, les murs étaient parcourus de lumières de torches ; les chauves-souris voletaient, les chouettes criaient... Quel besoin de vous voir, ma mère, et de vous parler à cœur ouvert, ne fût-ce qu'un moment. Si vous saviez comme j'ai fait presser les chevaux jusqu'à Paris...

MONTREUIL : Je comprends. Renée ; je comprends d'autant mieux que je ne me sentais pas moins seule que vous. Et j'ai cru devenir folle, parfois, dans ma solitude, lorsque je me demandais ce que devenait ma pauvre fille. Mais j'aurais dû vous présenter. Vous ne connaissez pas la comtesse de Saint-Fond... Ma fille. Renée de Sade.

RENÉE : Madame... Vous, madame de Simiane, je vous reconnais, mais nos bonnes rencontres d'autrefois sont loin...

SIMIANE : Par quelles tortures êtes-vous passée !

MONTREUIL : Avec l'aide de ces deux amies, qui veulent bien nous prêter main-forte, nous serons défendues comme si nous avons levé des milices. Dites-leur votre reconnaissance aussi.

RENÉE : Elle est sincère et capitale. Je n'ai d'armes que celles qui me viendront peut-être de vous.

SIMIANE : N'en dites pas davantage. C'est mon bonheur que de servir les autres. J'agirai dès demain.

SAINT-FOND : Nous devrions prendre congé.

SIMIANE : Sans doute.

MONTREUIL : Notre sort est en vos mains.

RENÉE : Tout ce que vous pourrez faire nous sera un bienfait. Puissiez-vous réussir !

SAINT-FOND : Oserai-je, madame de Sade, vous poser une question avant de partir ? A notre première rencontre, la chose vous paraîtra singulière, je m'en rends compte ; mais je suis ainsi faite que je ne puis m'empêcher de questionner. C'est là ma nature.

RENÉE : De quoi s'agit-il ?

SAINT-FOND : Votre mère nous a parlé longuement du marquis, et, de mon côté, je me suis procuré sur lui une information plus complète et mieux fondée que celle qui nous vient des bavardages. Me permettez-vous de dire que votre famille entière, vous-même y comprise, est exposée à tous les yeux désormais sans autre voile que de transparente gaze ? Aucune question ne vous étonne plus, n'est-ce pas ?

RENÉE : C'est vrai.

SAINT-FOND : Mes questions seraient inimaginables dans le cadre de la société polie, mais vous m'écoutez et me répondez aussi simplement que si je vous interrogeais sur la culture de la vigne et son engrais. Me trompé-je ?

RENÉE : Nullement.

SAINT-FOND : Mon opinion est que chez le marquis de Sade la tendresse s'est muée définitivement en cruauté, et qu'il n'est plus capable de s'abandonner à une véritable affection ou de manifester la vraie douceur de son cœur autrement qu'en usant d'un fouet ou en offrant de malignes pastilles. Avec vous, qu'en est-il ?

RENÉE : Excusez-moi ?

SIMIANE : Vous exagérez, madame de Saint-Fond...

SAINT-FOND : Comment vous traite-t-il ?

RENÉE : Si je vous réponds simplement qu'il est tendre, vous irez chercher de la cruauté dans cette tendresse, et si je vous dis qu'il peut être cruel...

SAINT-FOND : Vous m'émerveillez...

RENÉE : Voilà donc ce que je vous répondrai : Donatien Alphonse est mon mari. Il m'aime comme un époux aime son épouse. Si vous étiez curieuse de notre lit commun, je vous le montrerais, et vous n'y pourriez rien observer que je doive vous prier de garder secret.

SAINT-FOND : C'est plus que de l'admiration, c'est de la stupéfaction que vous me donnez, madame. Un couple à ce point supérieur peut bien se passer de tendresse.

RENÉE : Et de cruauté, puisque c'est ce qui vous intéresse.

SIMIANE : Allons ! Il est vraiment temps de nous retirer.

SAINT-FOND : Grand temps, oui. Si nous avons été importunes, pardon !

MONTREUIL : Au contraire. Vous avez su toucher nos cœurs.

Saint-Fond et Simiane se retirent.

RENÉE : Enfin !

MONTREUIL : La noblesse de votre ton vous mettait hors de toute atteinte. Je n'ai jamais été aussi fière de ma fille. Mais quelle vipère que cette femme ! Penser que j'ai dû lui demander secours !

RENÉE : Je m'attendais à quelque chose de pareil ; n'en parlons plus, maman. Mais croyez-vous que ces femmes vont nous aider, et qu'elles vont vraiment faire tout leur possible pour sauver mon mari ?

MONTREUIL : Elles me l'ont promis, l'une et l'autre.

RENÉE : Le ciel et vous en soient loués ! Cela valait la peine de courir la poste jusqu'à Paris pour entendre une bonne nouvelle et reprendre un peu d'espérance pour mon malheureux Donatien.

MONTREUIL : Il me semblait que vous aviez dit que vous n'aviez pressé les chevaux que pour me voir... (*Légalement.*) À propos, où est Donatien maintenant ?

RENÉE, *avec innocence* : Je me le demande.

MONTREUIL : Êtes-vous bien sûre de n'en rien savoir ? Est-il possible qu'il ait disparu sans avoir dit à personne, même à sa femme, où il allait ?

RENÉE : Si j'étais au courant, il me serait difficile de faire l'ignorante quand des gens m'interrogent. Pour sa sécurité, il valait donc mieux que je ne sache rien. Et sa sécurité m'importe plus que tout au monde.

MONTREUIL : Quelle épouse dévouée vous êtes ! Quel beau fruit de mon éducation, selon mon idéal ! Pourquoi faut-il que vous ayez un tel époux ?

RENÉE : Je l'ai reçu de vous, et ne m'avez-vous pas enseigné que la fidélité d'une épouse doit être indépendante des qualités de son mari ?

MONTREUIL : Sans doute ; mais il y a limite à tout.

RENÉE : Si la faute de mon mari a passé les limites, il faudra bien que ma fidélité les passe également.

MONTREUIL : Cela me déchire le cœur de vous voir si patiente. Je pense à l'enfance heureuse que vous eûtes, et je n'en ai que plus de peine, par contraste, devant vos malheurs d'à présent. Votre père, après tout, était président honoraire à la Cour des Aides, et si nous n'étions pas du plus haut rang dans la noblesse de sang, nous avions une fortune auprès de laquelle les biens des Sade étaient misérables... Nous vous avons élevée avec tant de soins et vous montriez tant de beauté, tant de grâce et tant de savoir que vous nous paraissiez digne d'être une reine. Votre mérite aurait dû vous assurer une vie de bonheur à perpétuité.

Au lieu de cela – je sais bien, hélas, que mon erreur en est la cause –, vous fûtes soumise à une si épouvantable union que l'on évoque à propos de vous le rapt de Proserpine, enlevée pendant qu'elle cueillait des fleurs, pour se retrouver dans le lit du roi des Enfers. Votre regretté père et moi avons mené une vie trop respectable pour avoir jamais été en butte au moindre propos malveillant. Par l'effet de quelle malédiction êtes-vous tombée dans un si affreux malheur ?

RENÉE : Je voudrais bien que vous cessiez de parler de mon malheur. C'est un mot qui me déplaît. En outre, je ne suis pas une lépreuse qui tend la main sur le bord des routes.

MONTREUIL : Vous avez raison, et c'est plutôt moi qui aurais à me plaindre de ce malheur qui nous vient de vous. Toujours soucieuse de votre bien-être, j'ai fait exactement ce que vous vouliez. Parce que vous me demandiez de sauver votre mari, je me suis abaissée jusqu'à mendier quelque secours auprès d'étrangers que je méprise, vous en avez été témoin, ou presque... Et pourtant... Mais puisque vous m'avez fait cette visite inattendue, j'en profiterai pour vous dire ce que j'ai sur le cœur : Quittez Donatien dès maintenant et définitivement. Je me moque de sa parenté avec la famille royale.

RENÉE : Dieu ne pardonne pas le divorce.

MONTREUIL : Séparez-vous au moins de lui. Coupez court et nettement. Si Dieu interdit, en effet, la forme du divorce, Sa volonté est peut-être de préserver notre alliance avec les Bourbon tout en vous permettant de vivre loin de votre infâme époux et d'échapper ainsi à l'infortune.

RENÉE, *après un instant de silence* : Non, ma mère. Je n'ai aucune intention de me séparer de Donatien, sous quelque forme que ce soit.

MONTREUIL : Pourquoi donc ? Pourquoi avez-vous tant d'obstination, sinon de perversité ? Est-ce par orgueil ? Ou par crainte des commentaires ? Je ne pense pas que vous soyez encore affectionnée à cet homme.

RENÉE : « Affectionnée » n'est peut-être pas le mot qui convient. Mais je ne suis pas orgueilleuse, je ne crains pas la médisance, je ne crois pas être perverse. De quelque façon que je parle, j'ai peur de ne jamais arriver à me faire entendre de vous. Voyez-vous, ma mère, la dernière affaire de Donatien a eu l'avantage de me découvrir sans ambiguïté sa conduite, ses désirs et la fausse image que se fait de lui le monde. J'ai passé de longues nuits blanches à La Coste ; je ne les ai employées qu'à me rappeler et qu'à ruminer toute notre vie depuis notre mariage.

Tout m'est clair maintenant ; tout. Les souvenirs menus et dispersés qui flottaient dans ma mémoire se sont rassemblés brusquement en une sorte de collier. Un collier de pierres précieuses qui ont la couleur du sang. Des rubis, oui...

Par exemple, je me rappelle qu'en rentrant de notre voyage de nocces, en Normandie, Donatien avait fait arrêter la voiture au bord d'un champ de lis et qu'il avait ordonné de mettre en perce un tonneau de vin rouge pour en arroser les fleurs, afin de les enivrer, disait-il. Avec quelle fascination il regardait les calices blancs et dorés qui dégouttaient de vin rouge ! Ou l'une des premières fois que nous nous promenions sur la terre de La Coste, en passant devant la loge du gardien où se trouvait un tas de fagots liés de liens de paille : « Qu'il serait charmant, m'avait-il dit, de voir au lieu de ce vilain bois de chauffage des verges de bouleau très blanc liées de fil d'or ! » Ou à La Coste encore, au retour d'une partie de chasse, comme il arrachait de ses doigts nus, devant moi, un petit cœur sanglant de la poitrine d'un lièvre qu'il avait tué, avec quel sourire réjoui m'avait-il dit que dans l'amour tous les cœurs, fussent-ils d'hommes, de femmes ou de lièvres, étaient pareils ! Je n'avais vu là que fantaisie ou caprice, alors. Aujourd'hui, tout cela s'enchaîne dans un système qui ne manque nullement de cohérence. Ce n'est pas autrement que m'est venue l'image, presque irrationnelle, de cabochons de rubis qu'un mystérieux fil aurait joints pour faire ce collier qui est celui de ma mémoire, trésor que j'ai le devoir de ne plus laisser perdre, s'il ne m'a été restitué qu'après un lointain passé où la cassure du fil original aurait fait s'éparpiller les gemmes.

MONTREUIL : Voulez-vous dire que c'est là votre destin ?

RENÉE : Non, ce n'est pas le destin.

MONTREUIL : Mais les rubis que vous dites sont venus de Donatien, non pas de vous.

RENÉE : Ce sont ses dons.

MONTREUIL : Vous êtes en train de vous perdre par orgueil et par imagination.

RENÉE : Vous voyez que j'avais raison de dire que je ne pourrais jamais me faire comprendre de vous. Faut-il que j'essaie encore une fois ? Je connais la vérité maintenant. Ma fidélité n'est fondée que sur cette connaissance. Comprenez-vous ce que vous dit la femme de Donatien de Sade ?

MONTREUIL : Fouet, fouet et pastilles de poison, voilà toute la vérité. Vergogne et déshonneur, c'est tout.

RENÉE : Vous n'êtes pas dans la vérité mais dans les apparences, ma mère. Comme tout le monde, comme un vol de mouches sur une charogne dès qu'un scandale éclate, et puis on se débarrasse de la charogne, on en fait notation dans son journal en usant des mots de déshonneur, de vergogne ou de tels autres qui vous plaisent. Ce n'est pas de cette connaissance apparente que je parle. J'ai été confrontée à quelque chose qui est sans nom et qui est innommable. Naturellement, il serait aisé de se débarrasser de mon mari en disant que c'est un monstre et de me considérer comme une femme aussi normale et sans plus de reproche que toutes les autres.

MONTREUIL : Là n'est pas la question. Donatien est un monstre. Pour toute personne raisonnable, ses actes sont incompréhensibles, et vous souffrirez durement, je vous le dis, si vous persistez à tenter de le comprendre.

RENÉE : Si mon mari était vraiment un monstre, je ne saurais, moi, être une personne décente, raisonnable et fiable.

MONTREUIL : Renée, vous ne voulez pas dire que vous aussi...

RENÉE : Rassurez-vous, ma mère. Vous vous laissez aller à des imaginations aussi dérégées que celles de M^{me} de Saint-Fond. Ce que je voulais dire est seulement que si mon mari est un monstre de vice, il faudra que je devienne pour lui un monstre de fidélité. Dois-je vous répéter que je vis face à face avec quelque chose qui n'a pas de nom ? Pour la plupart des gens, Donatien de Sade est un homme qui a commis des crimes ; pour moi, ses crimes et sa personne sont inséparables, tout de même que sa fureur et sa grâce, sa cruauté et sa gentillesse. Ses doigts qui ont brandi le fouet sur les corps des prostituées sont les mêmes que ceux qui faisaient glisser de mon épaule la soie de ma chemise de nuit. Son corps est partout le même, depuis ses nobles lèvres, ses beaux cheveux blonds, jusqu'à ses reins ensanglantés par la fustigation des filles de joie.

MONTREUIL : En rapprochant le sacré de l'ignoble, vous ne faites que vous avilir. Votre nom virginal est Montreuil. Rien de commun ne peut exister entre vous et les filles des rues de Marseille. En tant que votre mère, je trouve déplaisantes les fantaisies par lesquelles vous essayez de vous justifier.

RENÉE : Vous ne comprenez toujours pas. Jamais vous n'avez compris la moindre chose, même quand vous m'aidiez de votre intelligence et de votre puissance au bénéfice de mon mari.

Donatien, pour moi, est aussi une sorte de musique qui n'a qu'un thème, tantôt gentil et suave, tantôt rythmé par des coups de fouets. Est-ce par respect ou par mépris qu'il ne m'a pas fait entendre les claquements jusqu'ici, je ne le sais pas. Mais la leçon que j'ai reçue de ma dernière expérience est que la fidélité de la femme n'est pas un salaire payé au mari pour la courtoisie qu'il veut bien témoigner parfois. Non. La fidélité de la femme participe directement de l'essence du mari, un peu de la même façon qu'un bateau vermoulu est condamné à partager l'essence de la mer avec les vers qui le rongent.

MONTREUIL : Vous avez été trompée, et moi aussi. Voilà.

RENÉE : Aucune femme n'a jamais été trompée par un homme.

MONTREUIL : Veuillez considérer qu'il ne s'agit pas d'un homme normal.

RENÉE : Donatien est un homme. Je le sais. En vérité, vous l'avez dit, je n'avais aucune idée, quand je l'ai épousé, de la sorte d'homme qu'il était. Ce n'est que tout récemment que je l'ai découvert. Mais cela ne m'empêche pas d'avoir la conviction que je le connaissais depuis très longtemps. Car les cornes et la queue d'un démon ne sauraient lui être venues tout d'un coup. Peut-être étais-je amoureuse de ce qui se cachait derrière son front radieux, ses yeux brillants. Y a-t-il une différence entre aimer les roses et aimer le parfum des roses ?

MONTREUIL : Sottise... Les roses, grâce à Dieu, ont le parfum qui leur est approprié.

RENÉE : N'y aurait-il pas un rapport entre le goût du sang chez Donatien et le passé glorieux de ses ancêtres qui se sont battus aux croisades ?

MONTREUIL : Non, Renée. C'est le sang des femmes de mœurs infâmes qui excite son désir.

RENÉE : Il n'est rien dans la nature qui ne soit finalement approprié, mère.

MONTREUIL : J'ai l'impression d'entendre Donatien de Sade parler par votre bouche.

RENÉE, *avec désespoir* : Oh, ma mère, aidez-moi à le sauver, je vous en supplie ! S'il obtient son pardon, cette fois, je ferai tout mon possible, je vous le jure, pour attendrir son cœur et pour apaiser la sombre furie de son âme ; je ferai en sorte qu'il n'y ait plus de raison de l'accuser et que sa mauvaise réputation soit effacée par une conduite désormais vertueuse. Cette fois-ci, je vous assure... (*Elle chancelle, semble prête à tomber.*)

MONTREUIL, *soutenant Renée* : Dans quel état vous mettez-vous ! Vous n'en pouvez plus ! Allez vous reposer dans votre chambre. Ensuite, vous vous sentirez mieux et vous aurez de bonnes idées. Je vais vous conduire.

M^{me} de Montreuil sort avec Renée. Au même moment, de l'autre côté de la scène, la sœur de Renée, Anne-Prospère de Launay, entre avec Charlotte.

CHARLOTTE : Pourquoi ne voulez-vous pas voir votre sœur ?

ANNE : Parce que nous ne pouvons nous voir sans nous dire des choses désagréables. Je ne fais que passer à Paris pour y voir ma mère. Qui faut-il que je rencontre ? Ma sœur. Ce n'est pas de chance. Je n'aime pas le regard de ses yeux, qui a toujours l'air de me dire qu'elle sait absolument tout. Et, en effet, elle sait probablement tout, même quand elle feint d'être ignorante. Elle me fait peur.

CHARLOTTE : Vous ne devriez parler ainsi de votre sœur.

ANNE : Laissez-moi, Charlotte. J'attendrai ma mère ici.

Charlotte se retire. M^{me} de Montreuil rentre en scène.

MONTREUIL : Anne ! Vous voilà de retour.

ANNE : Depuis peu, ma mère.

Elles s'embrassent.

MONTREUIL : Quelle bonne surprise ! Mes deux filles me reviennent le même jour.

ANNE : Charlotte m'en a parlé. Où est Renée ?

MONTREUIL : Dans sa chambre. Je lui ai dit de se coucher. Il vaut mieux la laisser tranquille, après les tourments qu'elle a soufferts. Mais de vous, qu'en est-il ? Comment s'est passé votre voyage ? Où avez-vous été ?

ANNE : En Italie.

MONTREUIL : Dans quelle région d'Italie ?

ANNE : Je suis restée à Venise la plupart du temps.

MONTREUIL : Un long voyage, sans donner de vos nouvelles.

ANNE : Je voyageais incognito.

MONTREUIL : Aviez-vous besoin de vous cacher, vous qui êtes l'innocente fille du président de MONTREUIL ?

ANNE : Je ne pouvais faire autrement, si mon compagnon, lui, était obligé de se dissimuler.

MONTREUIL : Quelqu'un vous accompagnait donc ? Une amie, un ami ?

ANNE : Non. Mon beau-frère.

MONTREUIL : Qui ?

ANNE : Donatien de Sade, je vous l'ai dit.

MONTREUIL : Non ! (*Bouleversée, elle chancelle.*) Vous n'étiez pas avec lui tout le temps de votre voyage ?

ANNE : Tout le temps, j'étais avec lui, oui.

MONTREUIL : Comment avez-vous pu ?

ANNE : Ce n'est pas entièrement de ma faute. J'ai été invitée à La Coste. Mon beau-frère a pénétré dans ma chambre dès la première nuit, et il ne m'a pas demandé si cela me plaisait ou non. Je n'ai pu me défendre. Au bout de quelques jours, il a su qu'il faisait l'objet de poursuites judiciaires et il m'a prié de fuir avec lui. Ainsi, nous avons été en Italie, d'un endroit à l'autre.

MONTREUIL : Dieu ! Quelle abomination ! Cet homme est bien un monstre, un démon. Il ne lui en suffisait pas d'une, il a perdu mes deux filles ! (*Elle se calme, après un moment.*) Ma pauvre Renée ! Fallait-il que soit ainsi payée sa fidélité fanatique ?... Écoutez-moi, Anne, je vous demande votre parole que tout ceci restera un secret entre vous et moi. Que Renée n'en sache jamais rien. Compris ? Elle en mourrait, la pauvre, si elle était mise au courant.

ANNE : Ma sœur est au courant.

MONTREUIL : Au courant ?

ANNE : Elle sait, oui, je vous l'ai dit.

MONTREUIL : Mais que voulez-vous dire ? Que sait-elle ?

ANNE : Tout ce qui s'est passé entre Donatien et moi à La Coste.

MONTREUIL : Mon Dieu !

ANNE : Elle sait aussi que nous sommes partis ensemble ; elle sait où nous avons été ; elle sait où est caché Donatien actuellement.

MONTREUIL : Renée sait tout cela ! Elle le sait, dites-vous. Pourtant, avec moi, elle est demeurée secrète, comme dans une totale ignorance... (*Soudain, une idée lui vient.*) Dites-moi, Anne. Où Donatien se cache-t-il ? Je suis sûre que vous le savez.

Anne : Je le sais.

MONTREUIL : Où ?

ANNE : Dans une chaumière des faubourgs de Chambéry, dans le royaume de Sardaigne.

MONTREUIL : En Sardaigne ?

ANNE : Dans les faubourgs de la ville de Chambéry.

M^{me} de Montreuil reste immobile et réfléchit.

MONTREUIL, *brusquement* : Charlotte ! Charlotte !

Charlotte entre en scène.

MONTREUIL : Je vais écrire trois lettres en hâte. Vous les porterez aussitôt.

CHARLOTTE : Oui, madame. (*Elle va se retirer.*)

MONTREUIL : Attendez ici. Je ne veux pas perdre une minute.

Charlotte reste en scène. M^{me} de Montreuil s'assied devant un secrétaire, tire la tablette et commence à écrire. Pendant qu'elle écrit, puis cachète les lettres, Anne et Charlotte causent.

CHARLOTTE : Comment avez-vous passé l'été à Venise, mademoiselle ?

ANNE : Merveilleusement. (*Comme si elle parlait en rêve.*) Le danger, l'amour, la mort, l'eau trouble des canaux, la grande place qu'on ne peut plus traverser, devant la cathédrale, quand l'eau monte et inonde.

CHARLOTTE : Une fois dans ma vie au moins, je voudrais aller dans un endroit pareil !

ANNE : Le bruit d'un duel tous les soirs, des mares de sang sur les marches des ponts dans le brouillard du matin... Et tant de pigeons, un ciel plein de pigeons... Quand rien ne les dérange, ils marchent avec dignité sur tout l'espace de la place Saint-Marc, mais à la moindre surprise, ils s'envolent dans un battement d'ailes d'une puissance implacable... J'ai entendu dire que l'on avait brûlé son portrait quelque part.

CHARLOTTE : Le portrait de qui, mademoiselle ?

ANNE : Le carillon des cloches au-dessus des eaux stagnantes... Les ponts aussi nombreux que les pigeons... Et puis, il y eut la lune. Une lune rouge qui se leva du canal, et quand elle rayonna sur notre lit, le lit devint écarlate comme s'il dégouttait de sang après que cent vierges eussent été violées dessus... Cent...

CHARLOTTE : Vous avez dû vous plaire à aller en gondole, à écouter les barcarolles.

ANNE : Des gondoles ? Des barcarolles ? En effet, c'est tout ce que la plupart des gens attendent de Venise.

M^{me} de Montreuil se lève, elle a trois lettres à la main.

MONTREUIL : Charlotte !

CHARLOTTE : Oui, madame.

MONTREUIL : Une lettre à la comtesse de Saint-Fond, s'il vous plaît ; une autre à la baronne de Simiane. Si elles ne sont pas là, vous direz à qui vous ouvrira que ce sont des messages urgents pour que soient annulées certaines démarches dont j'avais prié les destinataires. Vous avez compris ?

Elle remet deux lettres à la femme de chambre.

CHARLOTTE : Oui, madame.

MONTREUIL : La troisième est une pétition à Sa Majesté le roi. (*Réfléchissant, la lettre à la main.*) Celle-là, j'irai la porter moi-même à Versailles.

ACTE II

Six ans plus tard. Au mois de septembre 1778.

Renée et Anne entrent en même temps, la première du côté cour, l'autre du côté jardin.

RENÉE : Anne !

ANNE : Ma sœur, je vous apporte une bonne nouvelle.

RENÉE : J'en serais surprise... Parlez donc.

ANNE, *en élevant un rouleau de papier au-dessus de sa tête* : Vous ne l'aurez que si vous en avez un désir extrême.

RENÉE : Cessez de vous moquer de moi.

ANNE : Voyez... La bonne nouvelle est là.

RENÉE : Vous êtes insupportable.

Les deux sœurs, en costume d'apparat, se poursuivent dans toute la pièce, bondissent. Enfin, Renée s'empare du rouleau.

RENÉE : Que disiez-vous qu'il y a là-dedans ? *(Elle retrouve son calme et lit à haute voix.)*

Arrêt à la barre du Parlement de Provence. Conformément à la lettre de cachet datée de mai 1778 ordonnant la révision de l'affaire de Marseille dont l'auteur est Donatien Alphonse François, le marquis de Sade, détenu dans le château de Vincennes, la Cour a cassé l'arrêt de 1772 et a procédé aux requêtes. Il sera dit que la Cour, pour les causes de débauche et de libertinage outré, ordonne que Louis Alphonse Donatien de Sade sera admonesté, derrière le bureau présent le Procureur général du Roi, de mettre à l'avenir plus de décence dans sa conduite, et interdit au dit Sade d'habiter et de fréquenter la ville de Marseille pendant le terme de trois années, le condamne à une aumône de cinquante livres et l'aumône payée les prisons lui seront ouvertes et son écrou sera barré par le greffier criminel de la Cour.

Dieu soit loué !

ANNE : Avais-je raison ? Est-ce vraiment une bonne nouvelle ?

RENÉE : J'ai l'impression de rêver...

ANNE : Ou de vous réveiller d'un mauvais rêve.

RENÉE : Donatien est donc libre. Et je le suis aussi. Après six ans. Vous rappelez-vous, Anne, un certain jour d'automne, il y a six ans, dans cette maison et dans ce

même salon ? Nous nous demandions comment arriver à sauver Donatien. Vous veniez de rentrer d'Italie, où vous l'aviez accompagné pour consoler son âme, après la terrible affaire de Marseille.

ANNE : « Consoler son âme »... Ne pourrions-nous cesser d'employer des expressions pareilles ? Il y a si longtemps que tout cela est arrivé.

RENÉE : Il y a longtemps, oui. Pendant ces dernières années, ma détermination d'obtenir la liberté de Donatien a été comme une trame sur laquelle se tissaient les dessins les plus variés et les plus colorés. Je n'ai fait que frapper contre une grille qui ne voulait pas s'ouvrir. Je m'y suis arraché les ongles, meurtri les poings jusqu'au sang, vainement...

ANNE : Vous fîtes tout ce qui était humainement possible.

RENÉE : Vainement j'usai mes forces. Celles de ma mère avaient claqué et clos la grille entre Donatien et moi. Maintenant encore, au moment où je m'y attendais le moins, ce sont elles qui ont commandé l'ouverture.

ANNE : Vous ne vous trompez pas.

RENÉE : Et je ne me suis pas trompée en revenant à Paris chez ma mère. Quand nous étions comme deux ennemies, à chacun de mes séjours, je logeais à l'hôtel.

ANNE : L'harmonie règne entre les deux sœurs et leur mère.

RENÉE : Vous avez pris de l'âge, et j'ai vieilli.

ANNE : Non, Renée. Votre visage d'aujourd'hui, à l'annonce de la bonne nouvelle, est bien plus jeune et bien plus joli que celui d'il y a six ans.

RENÉE : J'ai appris que le bonheur brille au fond même de l'enfer, comme la poussière d'or dans la boue. Qu'est-ce, pour moi, que le bonheur ? Aux yeux du monde, je suis la plus misérable des misérables. J'ai été trahie incessamment par un époux qui est en prison et qui est l'objet du blâme universel. Fussé-je à l'aise au moins, les choses seraient presque supportables, mais je n'ai pas même de quoi faire les frais du château de La Coste. L'hiver dernier, à court de bois, je n'avais que mon lit pour me tenir un peu chaud. Ce qui eut l'étrange effet de me donner ensuite le plus beau printemps de ma vie. Autour du château, lorsque l'herbe a reverdi, lorsque les rayons du soleil avec le chant des oiseaux ont paru sur les parquets glacés comme de grandes trompettes de cuivre tombées des fenêtres en œil-de-bœuf, j'ai senti un renouveau d'espoir, et il m'a semblé que les péchés de Donatien et que mon infortune ne faisaient plus qu'un. Ont-ils jamais été bien distincts, d'ailleurs, je me demande ce que vous en pensez ? Les péchés et l'infortune effraient les bonnes gens comme le choléra, que l'on risque d'attraper par simple approche, et ils font des sujets de conversation qui ne lassent pas. En six ans, mon infortune a atteint la hauteur des péchés de Donatien. Depuis ses prisons, je suis devenue capable d'éprouver sa solitude terrible comme si j'étais enfermée à sa place. J'ai appris aussi que si loin qu'il ait poussé l'infamie de ses débauches, ce n'était qu'à la recherche de quelque chose d'impossible, et que si

nombreux qu'aient été les hommes ou les femmes qu'il ait mêlés à ses excès, il était le seul à accepter l'impossible. Donatien n'a jamais aimé personne. Pas même vous.

ANNE : Vous non plus, ma sœur.

RENÉE : Ce qui est peut-être la raison pourquoi nos querelles ont fini par une réconciliation.

ANNE : Dans le fond de votre cœur, pourtant, vous vous croyez la seule aimée.

RENÉE : L'imagination est à tous et à toutes. C'est Donatien qui m'en enseigna la puissance.

ANNE : Le bonheur dont vous parliez, alors ?

RENÉE : C'est mon invention à moi, qui ne doit rien à l'enseignement de Donatien. C'est une patience, un travail manuel, un ouvrage féminin. C'est une longue broderie. La solitude, l'ennui, l'anxiété, le vide, l'inquiétante nuit, l'aube implacable, tout cela, point après point, y entre pour composer une petite tapisserie au décor habituel d'un bouquet de roses. On pousse un soupir au dernier point. La persévérance de la femme est capable de changer toutes les tortures de l'enfer en une rose unique.

ANNE : Dès demain, Donatien mangera les tartines de son petit déjeuner avec la confiture de roses que vous aurez faite avec amour.

RENÉE : Vous ne manquez pas d'ironie, je le sais.

M^{me} de Montreuil entre en scène du côté cour.

MONTREUIL : Mes félicitations, Renée ! Je me suis plu à vous surprendre en ne vous disant rien et en vous mandant Anne avec l'heureux message.

RENÉE : Je vous dois tout, maman, et je vous rends grâce.

Elle s'agenouille et baise le bas de la robe de M^{me} de Montreuil, qui échange avec Anne un regard embarrassé.

MONTREUIL, *en relevant Renée* : N'exagérez pas. Si votre bonne volonté a fini par me convaincre et si je me suis décidée à vous donner mon aide, la cause naturelle en est l'affection qui unit toute mère à ses enfants. Vous sembliez pleine d'amertume à mon égard, mais moi...

RENÉE : Je rougis de vous entendre. Maintenant que tout est réglé, cependant, Donatien est peut-être déjà à La Coste. Il faut que je fasse mon bagage.

MONTREUIL, *en donnant à Anne un coup d'œil rapide* : Il n'est pas nécessaire de tant vous presser.

ANNE : Ne serait-ce pas votre tour de faire attendre un peu Donatien, cette fois-ci ?

MONTREUIL : Oui, restez donc aujourd'hui avec nous, comme aux bons jours d'autrefois. Nous nous raconterons des histoires à propos de nos difficultés passées. Il nous sera permis d'en sourire. Nous pourrions même parler du désarroi dans lequel vous m'avez jetée, quand j'ai appris que Donatien avait réussi à s'évader, grâce à vous, au printemps d'il y a cinq ans.

RENÉE : Je vous haïssais alors, maman, et ne comptais que sur mes efforts pour arriver à délivrer mon mari.

MONTREUIL : En vérité, c'est à ce moment-là que j'ai changé d'opinion sur vous. Je vous croyais renfermée et timide, mais dans l'audace et la préparation de votre entreprise, dans votre détermination, dans votre courage, j'ai reconnu quelque chose de mon caractère. Il faut pourtant que vous sachiez que la loi et la justice sont les seuls pouvoirs auxquels il nous est permis de recourir, même quand il s'agit de venir en aide à des criminels. Votre père et moi n'avons jamais agi que selon ce principe, qui nous a payés de nos peines selon ce que nous avons donné. Tout le contraire, en somme, de la mère de votre époux, qui s'est retirée de ce monde sous prétexte d'entrer au service de Dieu mais qui est morte sans avoir sacrifié un seul de ses diamants au bénéfice de son fils.

ANNE : Donatien ne l'a-t-il pas pleurée désespérément, malgré sa froideur envers lui, quand elle est morte ?

RENÉE : Oui. Il avait quitté, pour assister aux funérailles de sa mère, le refuge où il se cachait. C'est alors qu'on l'a pris.

MONTREUIL : À la mort de son père aussi, il a pleuré si fort qu'il m'a émue, malgré ce que je pensais de lui.

RENÉE : Je me demande s'il pleurerait, si je mourais ?

MONTREUIL : S'il vous prend pour sa mère, oui... Mais vos inquiétudes pour lui pendant ses années de prison m'ont toujours paru maternelles.

ANNE : Moi, je n'ai jamais joué à la mère en face de lui. Pas une seule fois.

RENÉE : Moi non plus. Ce n'est pas ma faute si j'ai été obligée de me conduire en mère.

MONTREUIL : A ce qu'il paraît, vous êtes bien décidées, toutes les deux, à ne pas cacher devant votre propre mère le peu d'estime que vous avez pour le rôle de mère. Avec autant de franchise que vous, je vous dirai que j'ai gardé tout mon ressentiment contre l'homme qui a si odieusement traité les deux filles que j'avais élevées avec tant de soins et d'amour. J'espère, Renée, que vous vous en rendez compte.

RENÉE : Il ne m'a jamais traitée odieusement.

ANNE : Moi non plus.

MONTREUIL, *en cachant sa mauvaise humeur* : Vous m'étonnez. Seriez-vous capables de vous expliquer ?

RENÉE : Donatien est enflammé de désir par l'idée de sacrilège, comme un cheval est excité quand il piétine de ses sabots la gelée blanche. Les préparatifs de la cérémonie sont toujours les mêmes : laisser le froid du matin geler en purs cristaux l'eau dont le sol est imbibé, cela dans le seul but de les fouler aux pieds et de les écraser. Des prostituées et des mendiante ont été ainsi promues à la sainteté, rien que pour être cinglées de coups de fouet un instant plus tard. Tout de suite après, le charme est rompu, et il met à la porte la prostituée, la pauvre ou la sainte en lui bottant les fesses... Sans personne à qui donner le miel d'amour accumulé en lui pendant ses moments de plaisir, c'est vers moi qu'il revient, c'est sur moi qu'il le déverse avec un flot de tendresse. Il s'est dépensé sans compter sous le violent soleil à recueillir ce miel pour me l'apporter dans le nid froid et sombre où je l'attends. Il est une abeille ouvrière de plaisir. Les fleurs couleur de sang qui produisent le miel ne sont certainement pas ses maîtresses. Elles ont été sanctifiées pour être brutalisées ensuite, avant que leur miel soit dérobé. Si quelqu'un a été traité odieusement, ce ne peut être que celles-là.

ANNE : Vous finissez toujours par enjoliver Donatien de vos comparaisons et de vos images poétiques. Vous comprenez tout à travers la poésie, ce qui est peut-être la seule façon d'accepter ce qui est extrêmement sacré ou extrêmement profane. Mais ce n'est pas une façon de femme. Je n'ai jamais essayé même de le comprendre, et c'est pour cela qu'il était bien aise avec moi. Il n'était plus qu'un homme ordinaire quand il me caressait ; je lui répondais en femme ordinaire.

RENÉE : Si vous avez de pareilles prétentions, je vous dirai ma version de l'histoire. Je me suis servie de vous comme d'un instrument. Donatien, de temps en temps, avait besoin de rentrer dans la banalité. Ce qui n'était pas possible avec moi parce que je savais qu'il n'est pas un homme ordinaire. Alors, je vous ai choisie pour lui.

ANNE : Venise, ma Venise, manque à votre mémoire. Je le regrette pour vous, qui ne pouvez vous rappeler une lune rougeâtre qui montait au-dessus d'un canal embrumé ; ni un lit défait, notre lit, devant une fenêtre qui laissait entrer la douce voix d'un homme qui s'accompagnait de sa mandoline sur le pont d'à côté ; notre lit comme une plage de sable blanc et d'algues encore chargées de toute l'odeur et de toute l'humidité de la mer. Jamais Donatien ne m'a raconté ses plaisirs cruels, mais les reflets sanglants que j'ai vus dans ses yeux étaient comme la source d'une tendresse inépuisable.

MONTREUIL : Quelle honte ! S'il vous plaît, restez-en là, mes filles. D'ailleurs, il vous conviendrait mal, en cette heureuse occasion, de vous quereller à propos de ce qui s'est passé il y a six ans. J'essaierai, moi, de calmer ma rancœur et de parler de Donatien aussi courtoisement que je pourrai. Maintenant que ses crimes vont être effacés, essayons de lui trouver des mérites. Y a-t-il quelque vérité dans les rumeurs selon lesquelles il aurait fait retour à la religion ?

RENÉE : Je trouve parfois dans ses lettres une petite lueur d'espoir en la prière.

MONTREUIL : Mais dans la lettre qui suit il menace de se suicider, et dans la

suiivante encore il m'insulte grossièrement et me traite de rusée, d'intéressée, de calculatrice... Je sais tout de lui. Je connais ses tours. Son mérite, s'il en a, est peut-être de n'être persévérant en rien. Il s'offre, par la fenêtre, une petite vision de l'enfer, puis il fait son ascension au ciel, d'où il redescend l'instant d'après pour se retrouver aux cuisines où il sacre comme un palefrenier. Ne se vante-t-il pas du projet de faire des livres, de prétendus chefs-d'œuvre ? Ce serait le comble ! Sans doute il me décrirait comme une sorcière, ou il se peindrait en roi des Enfers, lui, en se donnant des airs superbes. Personne, heureusement, ne se trouverait qui fût assez sot pour le lire.

RENÉE : Son caractère est violent, c'est vrai, mais il n'oublie jamais ce qu'on fit pour lui. Quand il saura que c'est grâce à vous qu'il a été remis en liberté, il vous en sera reconnaissant toute sa vie, j'en suis sûre.

MONTREUIL : Je voudrais que vous disiez vrai.

Charlotte entre en scène.

CHARLOTTE : La comtesse de Saint-Fond est là. Elle dit qu'elle se promenait et qu'elle est passée devant la maison.

MONTREUIL : Ah ! *(Elle réfléchit quelques instants.)* Elle est au courant de tout... Faites-la entrer.

CHARLOTTE : Oui, madame.

Elle sort. M^{me} de Saint-Fond entre au même moment.

SAINT-FOND : Me voici chez vous, sans même avoir attendu que l'on m'ait annoncée. Vous ne m'en voudrez pas, j'en suis sûre. Ce n'est pas comme si j'étais entrée par la fenêtre, à cheval sur un manche à balai.

MONTREUIL : Que voulez-vous dire ? *(Elle se signe.)*

SAINT-FOND : Cela ne vous va pas aussi bien qu'à M^{me} de Simiane, de vous signer. Vous semblez le faire malgré vous, pour préserver des apparences.

MONTREUIL : N'ayez point d'égard pour moi et dites tout ce qui vous fera plaisir.

SAINT-FOND : J'avais envie de vous voir aujourd'hui parce qu'il m'est arrivé quelque chose qu'il faut que je vous raconte. La nuit dernière, j'ai tenu le rôle de M^{me} de Montespan au temps du Roi-Soleil.

MONTREUIL : Compagne nocturne de Sa Majesté ? On dit, pourtant, que notre actuel souverain...

SAINT-FOND : Laissez-moi vous raconter, en procédant par ordre. J'ai besoin d'un auditeur de votre espèce, qui ait du courage, de l'audace, et qui ne ressemble pas à cette souris craintive de M^{me} de Simiane. Quelqu'un qui sache se poser en apôtre de la vertu, quand j'aurai fini.

MONTREUIL : Vous me flattez, madame.

SAINT-FOND : J'en suis arrivée à ne plus trouver qu'un extrême ennui aux intrigues amoureuses et aux machinations perverses, aux plaisirs pris sous le masque, aux abandons anonymes parmi la populace, à tout le reste. Ma mauvaise réputation m'ennuie. Tout ce que je fais est peut-être péché, mais le parcours d'une chambre à une autre chambre a cessé de m'intéresser. Le goût de l'amour, mélangé de miel et de cendres, a cessé de me plaire. Une petite addition de sacré pourrait-elle le renouveler, me suis-je dit ?

MONTREUIL : Je n'ose croire que vous avez songé à la vie dévote.

SAINT-FOND : Sur ce point, soyez rassurée. Quand le plaisir a besoin de plus en plus d'épices pour avoir du goût, nous nous rappelons l'enfance, et combien il nous plaisait qu'on nous punisse ; alors nous sommes désappointés qu'il n'y ait plus personne pour nous punir. Ainsi nous regrettons un Maître invisible, susceptible d'être moqué, insulté, provoqué, pour être mis en courroux. Mais le Seigneur est un chien paresseux. Endormi comme il est, couché au soleil de tout son long, vous pouvez cracher sur lui, tirer sa queue ou ses moustaches, vous ne lui ferez pas ouvrir un œil, vous le ferez encore moins aboyer.

MONTREUIL : Pensez-vous que Dieu soit un chien paresseux ?

SAINT-FOND : Il l'est. Un chien vieilli d'ailleurs, tombé en décrépitude.

MONTREUIL : Mes filles sont adultes, par bonheur. Si vous disiez des choses pareilles devant des adolescentes...

SAINT-FOND : Je n'ai pas encore commencé, madame, le récit que je voudrais que vous ouïssiez. Voyez-vous, je n'avais pas bien jugé le marquis de Sade. Je m'étais demandé si ce bourreau blond, aux mains blanches, cet homme au fouet, cet exécuter, n'était pas de quelque façon un agent de Dieu. Maintenant je vois combien je me trompais. Le marquis, en réalité, est un homme de mon clan ; il est des miens. A côté du chien paresseux qui sommeille, les fouetteurs et les fouettés, les punisseurs et les punis, ne sont que des comédiens du vice, provocateurs au même degré. L'un cherche à provoquer le chien en fouettant quelqu'un, l'autre en se faisant fouetter, d'autres encore en répandant le sang ou en faisant que leur sang soit répandu. Mais le chien ne daigne pas se réveiller. Le marquis de Sade et moi sommes d'un autre parti.

MONTREUIL : Comment vous en êtes-vous aperçue ?

SAINT-FOND : Je ne m'en suis pas aperçue. Je l'ai senti.

MONTREUIL : Quand cela ?

SAINT-FOND : Quand je l'ai senti ? Ce fut pendant que je servais de table.

MONTREUIL : De table ?

Anne et Renée se regardent avec surprise, chuchotent.

SAINT-FOND : Sans doute. N'importe qui peut devenir table. Mais laissez-moi ajouter que j'avais été mise nue et que mon corps servait d'autel pour la

célébration d'une messe.

Les trois auditrices sursautent ; Renée se met à trembler ; elle écoutera avec une attention passionnée la suite du discours.

Du lieu ou des participants, vous ne saurez rien. Notre siècle n'est plus celui du Roi-Soleil, de la Guibourg ni de la marquise de Montespan, avec laquelle je n'ai rien de commun que de m'être offerte à servir d'autel à la messe. J'étais allongée sur le dos, totalement nue, sur un suaire noir, et je sentais rayonner de mon corps une blancheur merveilleuse, sensation que toutes les femmes ont connue en fermant les yeux pour ne plus rien sentir qu'à travers la nudité de la peau. Une serviette fut posée entre ma gorge et mon ventre, ce qui me donna l'impression de fraîcheur que j'avais connue dans des draps neufs. Dans le creux d'entre mes seins, un crucifix d'argent me fit souvenir d'un joyeux gentilhomme qui avait posé un fruit au même endroit, après s'être disjoint de mon corps. Dans celui d'entre mes cuisses, un calice d'argent me rappelait le contact froid d'un pot de chambre en porcelaine de Sèvres. Il n'était rien qui fût sans rapport avec l'allégresse de la profanation. Aux approches du moment où l'on allait célébrer, des cierges allumés furent placés dans mes mains. Leurs flammes brillaient loin au-dessus de moi ; la cire qui en décollait était presque imperceptible. Dans la messe noire du temps du Roi-Soleil, dit-on, l'on sacrifiait un enfant véritable, mais les messes noires ont dégénéré, et ce ne fut qu'un agneau dans le cas de la mienne. J'entendis le prêtre invoquer le nom de Jésus. Lorsque le bêlement triste de l'agneau se changea en cri sauvage au-dessus de ma tête, j'ai senti le sang dégoutter sur ma gorge, sur mon ventre, dans le calice qui écartait mes cuisses, et cela ruisselait avec plus d'abondance et de chaleur que toute la sueur que les hommes aient jamais versée sur moi... À demi curieuse et à demi amusée comme j'avais été jusque-là, brusquement je sentis un feu de joie s'allumer dans mon cœur. Et comme les flammes vacillantes des cierges jetaient maintenant des gouttes de cire au bout de mes bras écartés comme en caricature obscène de la Croix, j'ai eu la révélation du symbolisme de ces feux qui figuraient dans mes mains les clous de la Crucifixion.

Ne croyez pas que ce soit pour en tirer vanité que je vous ai raconté tout cela. Non. Je voulais simplement vous faire entendre que j'étais parvenue, quoique dans un sens opposé, au même degré d'exaltation que Donatien. C'est en regardant qu'il s'exalte, lui, et moi c'est en étant regardée. Nos expériences diffèrent. Mais lorsque le sang de l'agneau a ruisselé sur ma nudité, j'ai compris qui est vraiment Donatien de Sade.

RENÉE : Et qui est-il ?

SAINT-FOND : Moi-même.

MONTREUIL : Que voulez-vous dire ?

SAINT-FOND : Qu'il était et qu'il est moi. Qu'il était la table de chair baignée de sang, le fœtus aveugle et aux jambes recroquevillées, la fausse couche de Dieu. Oui. J'ai compris que le marquis de Sade était le fœtus sanglant de Dieu qui ne

peut devenir lui-même qu'en sortant de lui-même, et que tous ceux, quels qu'ils fussent, qui l'ont assisté, les filles fouettées par lui, celles qui le fustigèrent, s'identifient avec sa personne encore. Celui que vous nommez Donatien n'est qu'une apparence.

MONTREUIL : Votre conclusion, si j'entends bien, est que Donatien est sans péché.

SAINT-FOND : Il se peut que cela s'exprime ainsi, dans votre langage.

ANNE, *éclatant de rire* : À ce qu'il paraît, M^{me} de Saint-Fond et les magistrats rigides du Parlement de Provence sont du même avis.

RENÉE, *comme si elle parlait en transe* : Il est sans péché. Il est innocent. Il est pur. (*Elle montre le rouleau de papier.*) Partagez mon bonheur, je vous en prie, madame. Lisez. Donatien est libre enfin, grâce aux efforts de ma mère.

SAINT-FOND : C'est curieux. Il y a six ans, alors que je m'apprêtais à tout faire pour que son écrou fût levé, votre mère me demanda instamment de retirer mon aide. Et ce serait elle qui aurait obtenu, cette fois, une amnistie. A propos, quelle en est la date ?

RENÉE : La date ?

SAINT-FOND : La date du nouvel arrêt.

RENÉE : Je n'y ai pas fait attention. Dans ma joie, elle m'a échappé.

Anne et M^{me} de Montreuil reculent au fond de la scène.

Elle est pourtant quelque part, cette date. Ah ! La voilà. Écrite si petit que je ne l'avais pas remarquée : « 14 juillet 1778. » Le 14 juillet... Mais nous sommes le 1^{er} septembre aujourd'hui. Il y aurait donc six semaines que la cassation a été ordonnée, et moi, qui ai passé tout l'été à Paris, je n'en savais rien. (*D'un ton plus aigu* :) Anne ! Que signifie cela ? Pourquoi ne m'avez-vous pas parlé plus tôt ?

Anne reste silencieuse.

RENÉE : Maman, qu'avez-vous fait ? Pourquoi m'avez-vous caché la bonne nouvelle pendant un mois et demi ?

M^{me} de Montreuil reste silencieuse.

RENÉE : J'imagine l'impatience de Donatien pendant tout ce temps qu'il m'attendait à La Coste. Mais pourquoi ne m'a-t-il envoyé aucun courrier ? (*Soudain inquiète* :) Je vais retourner là-bas tout de suite.

SAINT-FOND : Cela ne servirait à rien.

RENÉE : Et pourquoi, s'il m'est permis de poser la question ?

MONTREUIL : Madame !

SAINT-FOND : Il ne fait aucun doute qu'à l'heure actuelle le marquis de Sade soit en prison de nouveau, quoique dans une prison différente. Je présume que votre mère attendait d'en avoir le cœur sûr, et de vous voir plus calme, pour vous

l'annoncer.

RENÉE : Quelles absurdités me contez-vous ? Donatien, à cette heure, est libre. Ce sont des absurdités, n'est-ce pas, ma mère ?

MONTREUIL : M^{me} de Saint-Fond se joue de vous.

SAINT-FOND : Madame de Montreuil, le moment est venu de regretter qu'une grande dame aussi bien élevée que vous ait pu se commettre avec une femme de mon espèce. Il y a six ans, vous avez voulu vous servir de moi, ou plutôt vous aviez pensé tirer parti de ma mauvaise réputation. Puis vous avez changé d'avis et vous n'avez plus voulu de mon secours, je m'en souviens parfaitement. Je suis sans rancune contre votre intention de m'utiliser, mais je ne puis vous pardonner d'avoir refusé mon aide ensuite. En pensant à mes charitables dispositions d'alors, si peu en rapport avec mon caractère, j'ai eu de l'irritation. J'ai été frustrée du plaisir de commettre, pour une fois, une bonne action, et en compensation je veux jouer une autre fois avec vous un rôle étranger à mon naturel, en vous remerciant de m'avoir amenée à révéler la vérité. Ou bien devrais-je plutôt vous dire que vous m'avez influencée par votre façon d'incarner la justice ?

MONTREUIL : Je vous serais reconnaissante, madame, de ne point mettre votre nez dans les affaires d'autrui.

SAINT-FOND : Qui a commencé par me demander de l'y mettre, ce vilain nez ?

RENÉE : Ah ! madame, dites-la-moi, cette vérité. Vous savez quelque chose d'affreux.

SAINT-FOND : Pauvre Renée ! Donatien est tombé dans le piège tendu par votre mère. La nouvelle instruction du Parlement d'Aix n'était qu'un moyen de l'amadouer par une feinte indulgence.

RENÉE : C'est impossible.

SAINT-FOND : Vous savez, j'en suis certaine, que mon information est rarement en défaut. Ce n'est qu'hier que j'ai appris tout le détail de ce qui s'était passé. L'année dernière, quand la mère de Donatien est morte, M^{me} de Montreuil usa de la lettre de cachet qu'elle avait obtenue du Roi pour faire arrêter votre mari. Vous saviez tout cela, n'est-ce pas ?

RENÉE : En gros, oui...

MONTREUIL : N'en avez-vous pas dit suffisamment, madame ?

SAINT-FOND, à M^{me} de Montreuil : C'est vous qui avez requis une révision du procès pendant que la lettre de cachet du Roi était toujours en vigueur. De cette façon, vous pouviez être sûre que Donatien, même s'il était libéré après réduction de son crime à un simple délit, serait arrêté de nouveau au nom de l'Autorité royale. C'est ce qui est arrivé, en effet, et Donatien ne fut relâché suivant la décision du Parlement que pour être saisi de par le Roi et pour reprendre le chemin de Vincennes. À l'étape de Valence, le 16 juillet, il parvint à s'échapper,

mais il est retombé dans les mains de l'inspecteur Marais à La Coste, le 26 août. Aujourd'hui, il est prisonnier au château de Vincennes, dans une cellule plus sombre, plus froide, plus humide que la première, d'où il pouvait au moins voir au-dehors. Vous n'avez plus rien à craindre de votre gendre, qui est au secret dans un cachot fermé d'une double porte de fer. Comme au fond d'un puits où même la lumière du ciel n'arriverait qu'à travers les barreaux d'une grille. Il n'en sortira pas facilement, cette fois. Vous pouvez être tranquille, madame.

Toutes les quatre restent silencieuses.

ANNE, *tout à coup* : N'aviez-vous pas dit, madame de Saint-Fond, que vous étiez passée par chez nous en vous promenant ?

SAINT-FOND : C'est vrai.

ANNE : J'aimerais vous accompagner, pour le reste de votre promenade.

SAINT-FOND : Quelle excellente idée ! Ce sera pour moi de la chance que d'avoir pour me donner le bras une compagne aussi aimable. Vous avez servi votre sœur, vous avez été l'instrument de votre mère. Soyez donc le mien, cette fois, s'il vous plaît.

ANNE, *avec une gaieté forcée* : Oui ! Servez-vous de moi comme d'une table, d'un tiroir ou de tout ce que vous voudrez.

SAINT-FOND : Vous n'êtes pas insensible, et vous disposez de belles ailes que vous déployez à votre volonté et repliez de même. Elles vous permettront de vous tirer toujours d'affaire. Conservez ce bien précieusement. (*À M^{me} de Montreuil :*) Madame, je prends congé de vous. (*Elle la salue de la tête et passe du côté jardin, suivie par Anne.*) Charlotte !

Charlotte entre en scène.

Regardez bien mon visage. Car il est fort douteux que je revienne jamais dans cette maison, et comme vous ne verrez plus jusqu'à la fin de vos jours, selon les probabilités, que des gens craignant Dieu et hautement respectables, je veux vous donner l'occasion de vous souvenir des traits d'une femme dissolue.

*M^{me} de Saint-Fond et Anne sortent avec Charlotte.
M^{me} de Montreuil et Renée se regardent en silence.*

RENÉE : J'ai une chose à vous demander, ma mère. Pourquoi m'avez-vous tout caché et vous êtes-vous joué de moi si cruellement ?

MONTREUIL : Je pourrais vous retourner votre reproche. Il y a six ans, vous m'avez caché quelque chose avec beaucoup de sang-froid, tout en me persécutant de vos appels à l'aide. Et c'était une chose abominable. Il n'est pas étonnant que j'aie changé d'attitude après avoir appris la vérité des lèvres d'Anne. J'ai écrit au Roi, et les instructions de Sa Majesté à l'ambassadeur de Sardaigne provoquèrent l'arrestation de Donatien. Si vous en voulez savoir la cause, je vous dirai que c'est votre dissimulation à mon égard qui me poussa.

Cette fois-ci, j'ai délibérément agi selon mon rôle de mère. Pendant six ans, nous avons été des ennemies. Ma volonté expresse était que Donatien fût et restât en cage ; vous n'étiez pas moins déterminée à l'en faire sortir. Votre jeu ne consistait qu'à tenter de déjouer le mien, et réciproquement. Mais j'ai vieilli, je suis lasse, je me sens solitaire, et quoique je n'aie pas faibli dans ma résolution de tenir enfermé mon détestable gendre, je voudrais cesser de vivre à couteaux tirés avec ma fille. J'ajouterai que je n'ai agi qu'en songeant à votre bonheur.

RENÉE, *stupéfaite* : Mon bonheur...

MONTREUIL : Que vous avez semblé heureuse quand vous avez su que je m'efforçais d'obtenir la révision de la sentence ! Comme par miracle, les affectueux liens qui nous avaient unies étaient renoués. Et depuis, manquait-il quelque chose à notre entente ? Non, n'est-ce pas ? C'est mon affection maternelle qui me poussa à m'entendre avec Anne pour vous laisser dans l'ignorance du dernier arrêt de la Cour d'Aix et des développements de l'affaire. C'est à cause de cette affection que j'avais si grand-peur de voir votre tristesse quand vous apprendriez que vous n'aviez eu qu'une fausse joie. Vous ne sauriez prendre au sérieux, je l'espère, les calomnies d'une femme aussi perverse que la comtesse de Saint-Fond.

RENÉE : Mais n'est-il pas vrai que Donatien a été jeté dans un cachot obscur ?

MONTREUIL : Ce n'est pas une chose dont je...

RENÉE : N'est-il pas vrai, pourtant, que tout cela est votre œuvre ?

MONTREUIL : Je ne suis pas le Roi de France.

RENÉE : Que c'est cruel !

MONTREUIL : J'ai parfois pensé qu'il faudrait un peu de cruauté pour vous réveiller. Mettez-vous à ma place. Je ne recherchais pas mon plaisir ; je ne cherchais qu'à vous ouvrir les yeux et à vous pousser à vous séparer de Donatien définitivement.

RENÉE : Je ne le puis pas. Non.

MONTREUIL : Pourquoi donc, Renée ? Jusqu'à quand persisterez-vous à vous tenir pour l'épouse de ce monstre détestable ? Vous a-t-il été fidèle un seul jour ? Prisonnier et solitaire, bien entendu, il n'écrira que pour se plaindre et vous attendrir, pour vous jurer une fidélité éternelle, mais ce sont des promesses qui ne vont pas au-delà de quelques billets doux. Dès qu'il serait libre, vous savez ce qu'il ferait. Vous n'êtes pas aveugle au point de l'ignorer. Séparez-vous donc de lui une fois pour toutes. C'est la seule chance que vous ayez de retrouver le bonheur.

RENÉE, *comme à soi-même* : Retrouver le bonheur...

MONTREUIL : Quittez-le.

RENÉE : Je ne pourrai jamais.

MONTREUIL : Pourquoi ? Dites-moi pourquoi, je le veux. Vous avez le devoir de vous confesser à moi, après ce qui vous est arrivé. Penser qu'il y a cinq ans la fille du président de la Cour des Aides a pu se faire complice de la tentative d'évasion d'un prisonnier !

RENÉE : Eh bien oui... Je n'avais jamais senti que le cœur de Donatien et le mien ne faisaient qu'un aussi fortement qu'au moment où des murs de prison se sont dressés entre lui et moi. Toutes mes sollicitations avaient été rejetées. Sans personne pour me donner conseil, dans la solitude de La Coste, je passais les nuits à échafauder des plans d'évasion qui ne devaient qu'à mon ennui. Ma tête était pleine de calculs comme si j'avais eu un échiquier devant moi sur lequel j'eusse poussé les unes contre les autres en combinant multiples les pièces d'ivoire, et je méditais, sans trouver aucune solution, jusqu'à ce que l'ivoire eût pris une sorte de transparence rouge au feu de mes pensées. Dans ces moments, j'étais si près du cœur de mon mari que c'était comme si j'eusse partagé ses projets de crimes et que je les avais poussés avec lui jusqu'au bord de l'impossible. Je comprenais de quelle façon impeccable il avait dû les élaborer pour être certain d'être amené par eux dans le mal absolu. C'est ainsi, sans doute, que la stratégie du crime avait fait de lui la personne la plus solitaire du monde, et s'il y avait eu moins d'espoir de succès dans ses complots que dans la passion la plus désespérée, c'est parce que son but n'était pas une séduction, mais le transfert, dans un temps et dans un lieu particulier de la terre, du rêve qui l'avait obsédé. En un clin d'œil, s'il gagne un coup, le bénéficiaire lui en est retiré. Point différemment avec moi, qui savais d'avance que je serais humiliée dès qu'il se serait évadé. Mais en secret, sans aide ni conseils, j'ai persévéré dans une entreprise aussi vaine que l'espoir dans la passion désespérée... Je ne comptais même pas sur son amour.

MONTREUIL : Vous pensez comme tous ceux qui ne peuvent pas regarder le monde en face, et cela ne m'étonne pas. Dès que l'on s'est mis en difficultés avec la loi et avec la justice, on souffre de la solitude. Votre père le disait bien. Mais je suis sûre que même dans le pire cauchemar il n'aurait jamais songé que sa fille pût de gaieté de cœur se mettre hors la loi.

RENÉE : Plus fermement que dans ses bras, j'ai senti alors qu'il y avait entre lui et moi un lien que rien ni personne ne pourrait rompre.

MONTREUIL : C'est-à-dire que l'amour rendrait votre désunion impossible. Là, je ne vous suis plus. Quand vous parlez d'amour, ne mettez-vous pas en jeu un fantôme qui n'est que de votre invention, n'ignorez-vous pas la très douteuse nature de ses sentiments ? Essayez d'être raisonnable un instant. Renée. Votre mari (*ironiquement*), je crois vous l'avoir dit, n'appartient pas à l'espèce humaine.

RENÉE : De quelque espèce qu'il soit, c'est mon mari.

MONTREUIL : Ce qui signifie que vous vous réfugiez dans votre fidélité d'épouse quand vous perdez confiance en son amour.

RENÉE : C'est vous, ma mère, qui m'avez enseigné la fidélité.

MONTREUIL : Dans votre bouche, ce mot prend un écho obscène. Sans savoir pourquoi, ce n'est pas d'hier que j'en ai l'impression. Le mot le plus immaculé de notre langage, quand il s'adresse à Donatien de Sade, devient noir comme une laque de Chine.

RENÉE : Préférez-vous m'entendre parler de mon amour ?

MONTREUIL : Le mot n'est pas moins indécent dans la circonstance.

Toutes deux se taisent un moment.

RENÉE : De toute façon, je le suivrai aussi loin que possible. Si vous persistez à vouloir nous séparer, vous pourriez découvrir que ce fut une erreur de l'avoir fait mettre en prison. Je vais lui écrire, je lui manderai lettre sur lettre ; j'irai le voir à chaque occasion. Nous savons l'un et l'autre qu'aussi longtemps qu'il sera détenu je serai l'unique personne sur laquelle il pourra compter.

MONTREUIL : Vous m'avez accusée d'erreur. Mais ne voyez-vous pas qu'en dépit de la différence de nos buts, et sans y atteindre vraiment, nous pourrions nous réjouir ensemble. Le plus clair de vos propos me paraît être que dans le fond de votre cœur, vous aussi, vous voudriez garder Donatien comme un oiseau en cage. Aussi longtemps que vous le savez enfermé, vous ne redoutez rien. Tout seul, privé de sa liberté, dépendant totalement et uniquement de vous, il vous dispense d'être jalouse. C'est à son tour d'être jaloux. Ne vous a-t-il pas écrit récemment des lettres folles, pour vous reprocher de n'être pas fidèle. Ces lettres, vous les pouvez lire avec plaisir, en souriant à votre miroir... Dites-moi la vérité, qui est qu'au fond, bien qu'en m'accusant en paroles, vous m'êtes reconnaissante, car vous savez que nous avons intérêt toutes les deux à ce qu'il soit reclus à perpétuité.

RENÉE : C'est totalement faux.

MONTREUIL : Même en n'ignorant pas qu'il fera votre malheur dès qu'il sera relâché ?

RENÉE : Je veux le faire relâcher à tout prix.

MONTREUIL : Même en sachant que le résultat n'en sera que fouet et pastilles ?

RENÉE : N'importe. Ma mère, je vous implore, j'embrasse le bas de votre robe cent et mille fois. Faites libérer Donatien si vous en avez le pouvoir.

MONTREUIL : Quelle bizarrerie ! Vous me dites que vous voulez sa liberté, que vous ne voulez pas vous séparer de lui, mais vous savez qu'il vous ferait souffrir aussitôt. Aimez-vous tellement la souffrance ?

RENÉE : Rien ne pourrait être pire que celle d'à présent.

MONTREUIL : Cela doit être vrai, si vous n'avez pas oublié tout ce que vous avez déjà subi. Eh bien, cela vous apporterait-il un vrai bien-être qu'on vous le rende ? Seriez-vous vraiment joyeuse ?

RENÉE : Ce serait le plus grand bien-être, la plus grande joie que je puisse

imaginer.

MONTREUIL, *sévèrement* : Quelle espèce de bien-être ?

RENÉE : Comment ?

MONTREUIL : Quelle serait la nature de pareil bien-être ? Son caractère ?

RENÉE : Où voulez-vous en venir ? Quel bien-être voulez-vous qu'ait une épouse fidèle en dehors de la liberté de son mari ?

MONTREUIL : Cessez de parler de fidélité. Le mot se salit chaque fois qu'il sort de vos lèvres. Je vous ai demandé de quelle nature serait votre bien-être, si vous en avez connaissance.

RENÉE : Je vous le dirai donc. Il s'agit du bonheur d'être seule dans un logis déserté toutes les nuits par mon mari ; du bonheur de me représenter mon mari en train de tenir un tison brûlant au-dessus d'une femme nue et liée, dans une chambre bien chauffée quelque part, alors que je tremble de froid moi-même entre mes draps par une nuit d'hiver au château de La Coste ; du bonheur de savoir que des scandales toujours plus nombreux et plus sanglants s'étendent partout comme des traînes écarlates de robes de couronnement ; du bonheur de l'épouse du châtelain qui marche en baissant les yeux sous les gouttières des toits des ruelles du village ; du bonheur d'être pauvre et du bonheur d'avoir honte... Car c'est là, point ailleurs, le bien-être qui sera ma récompense si j'obtiens la libération de Donatien.

MONTREUIL : Mensonges ! Vous prenez-vous pour une fille soucieuse de ses devoirs quand vous ne faites que décevoir votre mère et la persécuter ? Vous me cachez encore des choses, j'en suis sûre. Je me suis solennellement juré d'arracher ma fille des griffes de cet homme, quand j'ai découvert la vérité.

RENÉE : Qu'avez-vous découvert, au juste ?

MONTREUIL : Une chose que je n'oserais dire à personne, même à Anne, et qui est que votre fidélité, cette fidélité présente en chacune de vos phrases, n'est en somme qu'un fruit malsain, pourri, rongé de vers.

RENÉE : Ne vous moquez pas davantage, s'il vous plaît.

MONTREUIL : À votre guise. Que pensez-vous qu'un espion de confiance, qu'il m'arrive d'employer, ait pu voir par les fenêtres du château de La Coste, dans la nuit de Noël d'il y a quatre ans ?

RENÉE : La Noël d'il y a quatre ans ?

MONTREUIL : Vous ne vous en souvenez pas, bien entendu. S'il s'agissait d'une chose pour vous extraordinaire, qui ne fût arrivée qu'une seule fois, elle vous serait restée nettement en mémoire, mais sans doute avez-vous eu trop souvent de ces expériences pour vous rappeler distinctement chacune d'elles.

RENÉE : Il y a quatre ans. C'est la dernière Noël que nous ayons passée ensemble,

Donatien et moi. Il s'était évadé grâce à mon aide et, après avoir couru çà et là, pour brouiller ses traces, il était revenu secrètement à La Coste. L'hiver était rude, le mistral soufflait fort. J'avais dû mettre en gage notre vieille argenterie de famille pour acheter du bois. Il n'était pas question de célébrer la Noël.

MONTREUIL : Et ce n'est pas précisément à une célébration de Noël que vous avez pris part. Faute de bois, c'est à la chaleur des corps humains que vous vous réchauffiez. Malgré votre pauvreté et la dureté des temps, vous aviez trouvé assez d'argent pour racoler à Lyon cinq filles de quinze à seize ans, louées comme servantes, et un garçon prétendu secrétaire, qui vous avaient suivis à La Coste... Comme vous voyez, j'étais au courant de tous les détails de ce qui se passait, mais je fermais les yeux et vous envoyais des subsides. Donc, ce soir-là, mon espion s'est posté sur un balcon d'où, malgré les coups de mistral, il a pu observer à travers les vitres la célébration de votre Noël insolite. Il n'est pas surprenant, puisque vous aviez engagé votre argenterie pour vous procurer du bois, que le foyer de la cheminée ait été embrasé au point de jeter des reflets rougeoyants sur les troncs des arbres dépouillés du parc.

RENÉE : Ma mère !

MONTREUIL : Écoutez-moi jusqu'au bout. Donatien, dans la salle surchauffée, portait une cape de velours noir, qui s'ouvrait sur la peau blanche de sa poitrine. Les cinq filles et le jeune homme, totalement nus tous, couraient désespérément d'un côté et de l'autre en essayant d'échapper à son fouet et en implorant son pardon. Mais la longue lanière noire cinglait l'air et claquait comme un vol d'hirondelles sous les vieux auvents du château. Et vous...

RENÉE : Ah !!! (*Elle cache son visage de ses mains.*)

MONTREUIL : Vous étiez suspendue par les mains au lustre du plafond, toute nue. Des gouttes de sang, comme des gouttes de pluie sur une tige de fleur, brillaient sur votre peau à la lumière du feu, et vous oscilliez lentement, abêtie par la douleur. En le menaçant de son fouet, le marquis ordonna au jeune homme de nettoyer le corps de la marquise. Le garçon, guère plus grand qu'un enfant, dut monter sur une chaise et s'accrocher au vivant pendule. Là, avec sa langue (*elle tire la langue*), il a nettoyé chaque pouce de votre chair. Et ce n'est pas que du sang qu'il a léché... (*Elle se tait un moment.*) Renée... (*Elle s'approche de Renée, qui recule.*) Renée...

Elle s'approche davantage. Renée recule encore. Elle saisit la nuque de Renée qui se défend des deux mains, puis elle la lâche brusquement.

Arrêtons. Il est inutile de vous obliger à montrer les marques. Votre visage est blanc comme un linge, il porte l'aveu que je n'ai rien dit qui ne soit vrai. Vous ne pourriez nier.

RENÉE : Et pourtant, ma mère...

MONTREUIL : Pourtant quoi ?

RENÉE : Ce fut une fois seulement que j'y fus forcée, je vous le jure, et ma fidélité d'épouse commanda ma soumission à sa volonté. Cela fait partie d'un monde que vous ne pouvez comprendre.

MONTREUIL : Encore votre « fidélité ». Si votre mari vous ordonnait de vous faire chienne, le feriez-vous ? Et s'il vous ordonnait de vous changer en ver, ramperiez-vous ? Où donc est votre fierté de femme ? (*Elle éclate en sanglots.*) C'est pour autre chose que cela que j'avais voulu vous élever. Mais vous avez été pervertie par la perversion de votre époux.

RENÉE : Au plus bas fond de la honte, nul sentiment d'humaine sympathie ne demeure. La sympathie est une eau claire que toute agitation des couches inférieures suffit à obscurcir... Vous avez bien parlé, ma mère, et vous n'avez rien dit qui soit un mensonge. Cependant vous ne savez rien de profond, et vous ne sauriez être blessée par ce que vous ignorez. En tant que mère, vous ne me faites pas pitié.

MONTREUIL : Je ne sais rien... Comment ? Je viens de vous montrer que je sais tout dans le moindre détail.

RENÉE : Vous n'avez pas la plus minime idée de ce que peut entreprendre une femme qui a résolu d'être une épouse fidèle. Sa réputation ou les règles de la bonne société ne sont plus qu'ombre ou poussière sous la semelle de ses souliers.

MONTREUIL : C'est ce que dit toute femme séduite par un coquin.

RENÉE : Donatien n'est pas un coquin. C'est une sorte de seuil entre moi-même et l'impossible, ou peut-être entre Dieu et moi ; seuil que souillent des pieds fangeux, des pieds blessés par les épines du chemin.

MONTREUIL : Vous voilà de nouveau dans vos images et vos métaphores. Même Anne se moque de vous.

RENÉE : Ne voyez-vous pas que Donatien est quelqu'un qui ne peut être considéré que par images et symboles. Il est colombe et non pas lion. Il est une petite fleur toute blanche sous ses cheveux blonds et il n'est pas une herbe vénéneuse. Toute personne qui eut la vision d'une colombe ou d'une fleur en train de brandir un fouet se retrouve avec des sentiments farouches... Moi, après ce Noël d'il y a quatre ans, j'ai pris la décision de le comprendre et de le protéger mieux qu'en lui donnant simplement mon appui. J'ai voulu guérir de la vanité avec laquelle je me félicitais d'avoir été la fidèle épouse qui avait organisé son évocation. Et si je continue à parler de ma fidélité, mère, c'est parce que je suis arrivée à me libérer du joug de ce que l'on appelle la fidélité courante. Depuis cette terrible nuit, j'ai été débarrassée, nettoyée, oui, de la prétentieuse arrogance qui accompagne la fidélité.

MONTREUIL : Vous êtes devenue sa complice ?

RENÉE : Oui. Je suis devenue la complice d'une colombe, celle d'une petite fleur

blanche avec des cheveux dorés. La bête intraitable qui se cache en toute femme a découvert qu'elle n'était qu'une bête fidèle. Vous, ma mère, êtes encore une bête comme toutes les autres.

MONTREUIL : Jamais, de toute ma vie, personne ne m'a dit une chose pareille.

RENÉE : Je vous la dirai encore et encore, dès maintenant et demain. Vous n'avez cessé de déchirer Donatien de vos crocs et de vos dents.

MONTREUIL : Vous êtes folle. C'est moi qui ai été déchirée par les crocs blancs de ce monstre.

RENÉE : Il n'a rien qui ressemble à des crocs. Tout ce qu'il a est un fouet, un couteau, une corde, les vieux et sempiternels instruments de torture inventés par les hommes. Ils ne sont pas très différents de ceux dont nous autres femmes usons pour nous mettre en valeur : les miroirs, les poudres, les fards, les parfums. Mais vous avez été dotée de crocs à votre naissance. Vos seins ronds sont des crocs. Vos cuisses, qui ont gardé leur lustre malgré l'âge, sont des crocs. Votre corps tout entier, du haut de la tête aux bouts des doigts, porte une cuirasse brillante, armée des dards de l'hypocrisie, et si vous pouvez transpercer celui qui vous approche, vous pouvez aussi l'étouffer.

MONTREUIL : N'oubliez pas que mes seins vous ont nourrie.

RENÉE : Je me le rappelle. Le même sang coule en vous et en moi, et nous avons des corps qui se ressemblent. Mais ma gorge n'est pas comme la vôtre. Elle ignore les formes hypocrites imposées par les convenances et par les conventions. Vos seins faisaient les délices de mon père parce que vous étiez un couple qui préférait les conventions à l'amour.

MONTREUIL : Je vous défends de médire de votre père.

RENÉE : Vous regretteriez de perdre le bon souvenir d'une vie où vous suiviez même au lit la règle de la société. Vous voudriez retrouver la satisfaction que vous aviez à entendre, dans le murmure de l'homme qui vous aimait, un éloge de la correction de vos transports. Tous deux, vous étiez une clé et une serrure banales ; il suffisait de vous joindre pour que s'ouvrît aussitôt la porte du plaisir.

MONTREUIL : Quelle vulgarité !

RENÉE : Il vous plaisait assez de parler de clés et de serrures qui ne s'accordent pas, et d'en rire. « Ne soyons pas de ces sortes de clés faussées ou rouillées, ou de ces serrures qui grincent chaque fois que leur clé les ouvre », disiez-vous. Vos seins, votre ventre, vos cuisses étaient collés comme les ventouses d'une pieuvre aux usages du monde. Vous faisiez un couple qui couchait avec la bonne éducation, la bonne moralité, la bonne normalité, en poussant des grognements d'aise. Un comportement de monstres, à mon sentiment. Non moins que de trois repas bien nourrissants, vous vous alimentiez de haine et de mépris pour tout ce qui vous semblait sortir de la norme. Vous n'ouvriez la porte que pour trouver la chambre là, le salon là, le cabinet de toilette là, la cuisine là, et vous alliez et veniez

d'une pièce à l'autre en jasant d'honneur, de caractère, de réputation et ainsi de suite. Jamais, dans vos rêves les plus fous, vous n'avez imaginé que vous pourriez tourner le bouton de la porte fantastique qui ouvre sur un ciel plein d'étoiles.

MONTREUIL : Ce n'est pas nous qui aurions cherché à ouvrir les portes de l'enfer. Bien sûr que non !

RENÉE : Le monde est plein de gens qui méprisent ce qu'ils ne peuvent pas imaginer. Ceux-là passent leur temps comme à se balancer dans un hamac. Puis, avant d'avoir pu s'en apercevoir, il leur vient une gorge en laiton, des flancs en laiton, un ventre en laiton, qui brillent quand on les a frottés... Vous et ceux de votre espèce, vous voyez une rose et vous dites : « Qu'elle est belle ! » Un serpent et vous dites : « Qu'il est répugnant ! » Vous ignorez tout du monde où la rose et le serpent sont assez intimes pour échanger leurs apparences dans la nuit, de telle façon que les joues du serpent rougissent et que la rose se couvre d'écailles brillantes. Devant un levraut, vous dites : « Qu'il est gentil ! » Et devant un lion : « Qu'il est terrible ! » Mais vous n'avez aucune idée des nuits de tempête où ils se sont unis dans une commune effusion de sang. Vous ne sauriez concevoir les nuits de même sorte où la sainteté prend l'aspect de l'ignominie et réciproquement. C'est pourquoi vous voudriez exterminer la nuit, après vous être moquée d'elle avec votre tête de laiton. S'il n'y avait plus de nuit, pourtant, ni vous ni votre espèce ne pourraient reposer en paix.

MONTREUIL : Comment osez-vous parler à votre mère en disant « vous et votre espèce » ? L'unique mère que vous aurez jamais.

RENÉE : Ma seule et irremplaçable mère... Il me semblait pourtant que vous vous vantiez d'être comme tout le monde et que vous m'avez toujours enjoint d'être une femme comme les autres. Ces autres-là, voilà votre espèce !

MONTREUIL : A vous entendre, la gentillesse du levraut, l'air répugnant du crapaud, l'air terrible du lion, l'air malin du renard sont de même espèce, et ne font plus qu'un sous les éclairs de la nuit d'orage. Pourquoi pas ? Mais cette pensée ne vous appartient nullement et, dans le passé, beaucoup de femmes ont été brûlées sur un bûcher pour l'avoir exprimée. Comme vous, elles avaient ouvert la porte qui donne sur ce que vous appelez le ciel plein d'étoiles, et elles avaient fait un pas au-dehors.

RENÉE : Votre tort est de vouloir tout ordonner en des sortes diverses dans des compartiments différents ; ainsi vous mettez les gants dans un tiroir, les mouchoirs dans un autre ; ainsi décidez-vous d'attribuer la gentillesse au levraut, et au crapaud la vilénie ; ainsi avez-vous rangé M^{me} de Montreuil dans le tiroir de la vertu et Donatien dans celui du vice.

MONTREUIL : Chaque chose et chacun vont dans le tiroir approprié à leur nature. Cela ne se discute même pas...

RENÉE : Mais un tremblement de terre pourrait bien renverser le meuble à compartiments, et vous pourriez vous retrouver dans le tiroir du vice, Donatien

dans celui de la vertu.

MONTREUIL : Je veillerai aux tremblements de terre avec une méfiance extrême et je mettrai des cadenas aux tiroirs.

RENÉE : Si votre miroir pouvait vous montrer combien vous êtes répugnante, vous ne sauriez plus dans quel tiroir vous mettre. Vous fûtes éblouie par le nom de Sade et vous avez voulu marier votre fille à Donatien, mais aujourd'hui que le feu risque de prendre à votre propre maison, vous ne songez qu'à racheter votre fille à tout prix.

MONTREUIL : J'ai payé déjà un prix qui devrait suffire à vous racheter.

RENÉE : Vous est-il arrivé de dépenser un sou pour être moquée et méprisée ?

MONTREUIL : Qui serait assez fou pour dépenser ainsi son argent ?

RENÉE : Vous ne seriez point mécontente de me racheter comme une prostituée rachète la garde-robe qu'elle avait mise en gage. Votre rêve est une vie heureuse, une vie aisée, et vous refusez de voir en quoi consistent les bas-fonds de l'existence ou ses extrémités. Au contraire, vous prenez des rideaux roses pour aveugler vos fenêtres. Puis vous mourrez, et la seule chose dont vous pourriez être fière est de n'avoir pas été offensée par ceux que vous avez méprisés. De toutes les sources où puise la fierté humaine, celle-là est la plus ignoble et la plus misérable.

MONTREUIL : Vous aussi, vous mourrez quelque jour.

RENÉE : Pas comme vous, ma mère.

MONTREUIL : Naturellement. Je n'ai pas l'intention d'être brûlée vive.

RENÉE : Et moi, je ne veux pas mourir comme une putain rangée, après avoir mis de côté de quoi suffire à mes vieux jours.

MONTREUIL : Renée, je vous giflerais volontiers.

RENÉE : Ne vous retenez pas. Mais que feriez-vous si je me tordais de plaisir sous vos coups ?

MONTREUIL : Oh ! Quand vous parlez ainsi, votre visage...

RENÉE, *faisant un pas en avant* : Eh bien ! Mon visage ?

MONTREUIL, *élevant la voix* : ... ressemble à faire peur à celui de Donatien.

RENÉE, *riant* : M^{me} de Saint-Fond l'avait déjà dit : « Donatien, c'est moi ! »

ACTE III

Avril 1790. Douze ans après l'Acte II et neuf mois après le début de la Révolution française.

MONTREUIL, *vieillie* : Renée ?

RENÉE, *brodant ; ses cheveux grisonnent* : Oui ?

MONTREUIL : Ne vous ennuyez-vous point ?

RENÉE : Non. Pas spécialement.

MONTREUIL : Pendant près de douze ans, vous vous êtes tant efforcée d'aller visiter Donatien dans sa prison, sans vous lasser jamais, et vous lui avez tant de fois porté ou mandé des confitures ou d'autres provisions, que j'ai fini par changer d'avis sur vous et par reconnaître votre dévouement au moins. Ce qui est curieux, c'est que, pendant tout ce temps-là, je ne vous ai jamais vu l'air ennuyé. Vous n'étiez pas plus tôt revenue d'une visite que vous commenciez à songer à la prochaine, et vous prépariez le panier de provisions comme pour une partie de campagne.

RENÉE : C'est vrai. D'une part, je souffrais à l'idée que mon mari pourrait me trouver vieillie. Et je pensais que s'il me voyait une ou deux fois chaque mois, il ne remarquerait pas que je prenais de l'âge.

MONTREUIL : Aujourd'hui, tout a changé. La loi et la justice en lesquelles j'ai cru toute ma vie sont mortes le mois dernier, quand l'Assemblée Constituante a proclamé l'invalidité des lettres de cachet royales, et d'un jour à l'autre les fous et les criminels vont être remis dans la rue... Depuis lors, vous avez cessé vos visites.

RENÉE : Elles sont devenues inutiles. Je n'ai qu'à attendre un peu. Son retour est proche.

MONTREUIL : Vous avez raison sans doute. Mais je vous trouve changée.

RENÉE : Cela veut peut-être dire que je deviens lasse et vieille. D'ailleurs, comment ne pas changer, dans un monde qui change aussi vite ?

MONTREUIL : Mon impression est plutôt que vous avez commencé à vous ennuyer lorsque, au lieu de vous préoccuper de paniers de confitures et de primeurs, vous vous êtes mise à la broderie.

RENÉE : La faute est au printemps, mère. Ce printemps de Paris que j'attendais avec tant d'impatience autrefois, ce printemps qui vient en une nuit sur toute chose, comme une inondation, il me semble appartenir aux autres maintenant. Et j'ai pensé qu'il valait mieux, puisque je me sens mal à l'aise (à cause de mon âge, je le sais bien), que je me tienne désormais à l'écart et me contente de coudre le

printemps dans ma broderie.

Anne entre en scène.

ANNE : Que se passe-t-il ? Charlotte n'est même pas venue m'ouvrir. C'est à se demander si elle croit faire partie de la populace et si elle va rejoindre les siens quand ils marchent sur Versailles pour demander du pain.

MONTREUIL : Anne ! Que de précipitation !

ANNE : Je ne suis venue que pour vous dire au revoir. Ou plutôt pour vous demander de partir avec nous.

MONTREUIL : « Me dire au revoir... » Et sans un mot d'explication. Où allez-vous, d'abord ?

ANNE : À Venise, avec mon mari.

RENÉE, *dans un murmure, en levant la tête* : Venise...

ANNE : Non, Renée. Cela n'a rien à voir avec notre Venise de jadis. Mon mari a acheté un palais là-bas, et nous avons décidé d'aller nous y installer.

MONTREUIL : Vous voudriez quitter votre belle maison et vous expatrier, abandonner vos charges à la Cour. Pourquoi ?

ANNE : On ne peut savoir ce qui nous attend si nous nous attardons. Mon mari est un homme prévoyant. Son opinion est que les perpétuelles échappatoires et les sots expédients des gens de la Cour deviennent de plus en plus dangereux, et il veut sortir de là avant que les risques n'aient encore augmenté. Le comte de Mirabeau, vous le savez probablement, s'est efforcé de convaincre le roi de chercher refuge à l'étranger, mais l'opposition du comte de Provence a fait échec à ce plan. Mon mari est de ceux qui pensent que Sa Majesté devrait fuir immédiatement, pendant que c'est encore possible.

MONTREUIL : Pourtant, Sa Majesté reste.

ANNE : En matière d'atermoiement et d'irrésolution, il est le plus grand roi de notre histoire.

MONTREUIL : Peut-être. Mais je resterai, moi aussi, tant qu'il sera là.

ANNE : Vous êtes une bonne royaliste ! Mais il n'y a pas de quoi rire. Tout a l'air calme pour le moment, mais personne ne sait ce qui peut arriver demain. L'autre nuit, mon mari a eu un terrible rêve, et c'est ce qui l'a persuadé d'émigrer. Il a rêvé que la place Louis XV était devenue un lac de sang.

MONTREUIL : Gardons notre présence d'esprit devant le cours des choses et regardons à droite et à gauche avant de traverser. Mon impression est que mes vieux jours pourraient être plus paisibles que ceux qui sont du passé déjà. Si votre père était vivant, nous aurions sujet de nous inquiéter pour lui, sans doute, mais je ne puis croire que les masses populaires, si irréfléchies qu'elles soient, s'attaquent à la vieille femme que je suis. Et maintenant que le monde est tout à l'envers, je

n'ai plus à me préoccuper de ce que les gens pensent de mon gendre, ce qui est un souci de moins. La faveur de notre époque ira à ceux d'entre nous qui seront assez équilibrés pour ne pencher d'un côté ni de l'autre et ne prendre parti pour rien ni pour personne.

ANNE : Si vous continuez à parler ainsi, vous pourriez avoir le sort de M^{me} de Saint-Fond.

MONTREUIL, *riant* : M^{me} de Saint-Fond, je ne mérite vraiment pas de lui être comparée. Me croyez-vous capable d'une mort aussi superbe ?

ANNE : Il y a juste un an que cela fut, n'est-ce pas ? Au moment des premières émeutes de Marseille.

MONTREUIL : Y a-t-il quelque vérité dans ce qui se conte ?

ANNE : À son propos, tous les racontars, si peu probables qu'ils soient, ont des chances d'être vrais. M^{me} de Saint-Fond était donc à Marseille, après s'être lassée de Paris. Là, tous les soirs, elle se déguisait en prostituée pour se vendre à des marins qu'elle avait hélés dans les rues. Elle vivait dans une luxueuse demeure et en rentrant, le matin, à ce que l'on dit, elle se plaisait à caresser son front et ses joues des pièces que lui avaient données ses amants, puis convoquait un joaillier pour les faire incruster de pierres précieuses. À l'intention d'en recouvrir le tissu d'une robe pour son retour à Paris.

MONTREUIL : Elle était fort loin d'être jeune. Une robe qui l'eût excessivement dévoilée aurait été désastreuse. Que de pièces à gagner avant d'avoir de quoi faire une robe qui la couvrît assez !

ANNE : Une nuit, l'émeute a éclaté. Elle se tenait au coin d'une rue obscure, dans son vêtement de prostituée, et elle suivit le mouvement quand on voulut l'entraîner. Avec la canaille, elle se mit à chanter une certaine chanson.

Charlotte, en deuil, entre en scène du côté jardin. Elle écoute.

MONTREUIL : Je sais la chanson que vous voulez dire : « Ah ! Ça ira, ça ira, ça ira... Les aristocrates à la lanterne... »

ANNE : « Les aristocrates on les pendra... » C'est ce que chantait M^{me} de Saint-Fond à tue-tête avec les émeutiers. Mais la garde est arrivée en force, les gens, sous les coups, tombaient comme des quilles et M^{me} de Saint-Fond a été piétinée à mort. Au lever du jour, les insurgés ont relevé son corps, ils l'ont posé sur un volet de fenêtre et l'ont transporté par les rues de la ville avec des pleurs pour celle qu'ils nommaient déesse du peuple, martyre sublime. Un improvisateur s'est trouvé, qui composa une chanson intitulée : *La catin glorieuse*, qu'ils reprirent tous en chœur. Personne ne savait qui elle était.

Dans la lumière du matin, le cadavre de la comtesse de Saint-Fond, comme un poulet égorgé, est devenu tricolore : bleu par les meurtrissures, blanc par la peau, rouge par le sang. Le soleil, à travers l'épaisse couche de poudre et de fard, révélait une chair âgée et flétrie. Ceux du cortège ont vu avec surprise qu'ils portaient un

corps de vieille femme et non de fille jeune. Son triomphe, néanmoins, n'en fut pas amoindri.

Déplumé, dénudé, jambes ouvertes, le cadavre est allé par les rues jusqu'à la mer. Cette Méditerranée dont l'azur est foncé d'être tellement antique et dont le flot unit la naissance à l'anéantissement. Comme vous savez, ce fut là le début de la Révolution.

Un silence. Charlotte sort.

RENÉE : Ainsi, vous partez pour Venise, pour la mer morte.

ANNE, *elle frissonne* : Ne sauriez-vous parler avec un peu plus de courtoisie. Nous partons pour rester vivants.

RENÉE : Votre principal souci, depuis beaucoup d'années, n'est plus que de survivre. Si cela vous est permis, cependant, ce n'est qu'aux dépens de quelqu'un d'autre, ne l'oubliez pas. Venise où vous serez bientôt n'aura rien de commun avec la Venise de jadis. Vous êtes incapable d'avoir des souvenirs. Ce qui vous manque est le fil qui relie les fragments essentiels de l'existence.

ANNE : Tenez-vous vraiment à ce que j'aie des souvenirs, ma sœur ? Si le temps vient un jour où l'on exigera de chacun qu'il en ait, je ne serai pas gênée de produire les miens, ni de les montrer. Simplement je ne veux pas qu'ils m'encombrent. Mais je me demande si ce n'est pas vous, plutôt, qui en seriez dépourvue ? Du matin au soir, de votre naissance à votre mort, vous ne faites et n'aurez rien fait que de contempler l'immobilité d'un mur blanc. Un mur d'où un examen attentif ferait ressortir les traces de coulées de sang noir et de pluies de larmes.

RENÉE : Il est certain que j'ai longtemps tourné ma face vers une zone inerte dans la plus basse profondeur de l'existence, un fond des fonds, stagnant à la verticale absolue sous le regard. Ce fut mon destin.

ANNE : Et c'est pourquoi je dis que vous manquez de souvenirs. Des répétitions, c'est tout ce que vous avez.

RENÉE : Mes souvenirs sont des insectes pris dans l'ambre fossile. Ils ne sont pas, comme les vôtres, des ombres que l'eau reflète un instant. Mais vous n'avez pas tort. J'ai toujours été encombrée par mes souvenirs.

Anne : Source de votre jalousie. Vous me haïssez parce que vous apercevez dans ma mémoire deux choses que vous n'avez jamais possédées : Venise et le bonheur.

RENÉE : Le bonheur et Venise... Vous avez encore raison. Mais ce ne sont pas des insectes qui puissent être enfermés dans une goutte d'ambre, et je ne les ai jamais désirés.

ANNE : Vous ne savez pas perdre, ma sœur.

RENÉE : Ce n'est pas cela. Peu à peu, l'âge aidant, j'en suis venue à me rendre compte de ce que j'aurais souhaité. Il y a longtemps, j'ai pu avoir envie, moi aussi,

de ces deux choses belles à se rappeler : Venise et le bonheur. Pourtant, mes vrais souvenirs, les insectes dans l'ambre, ne proviennent pas de Venise ni du bonheur, mais de quelque chose d'affreux ou d'effrayant et en tout cas d'indescriptible, que je n'avais jamais désiré ni même rêvé dans un cauchemar. Et je commence à croire qu'en se heurtant contre la chose qu'on aurait aimé rencontrer le moins au monde, on s'aperçoit souvent que c'était celle dont on avait inconsciemment le plus violent désir. La seule qui pût devenir mémorable et qui fût digne d'être conservée dans l'ambre. La seule qui soit semence de souvenirs dont on ne se dégoûtera jamais, même après des milliers de fois qu'on les aura savourés.

MONTREUIL : Voyons, Renée, ne soyez pas trop sentencieuse. L'âge apporte aussi un bonheur paisible. Savez-vous que j'ai été vraiment émue par la lettre de Donatien, la semaine dernière ? Maintenant qu'il est à la veille de retrouver sa liberté, il pardonne toutes les offenses du passé, même les miennes. Il s'est fait des amis chez les révolutionnaires quand il était en prison, et il m'offre d'intervenir en ma faveur auprès d'eux, si j'étais en danger. Renversement complet des rôles, n'est-ce pas ? Mais j'avais depuis longtemps remarqué ce qui échappait à la plupart des gens : son bon cœur, sa gentillesse spontanément épanchée au plus secret de lui-même.

RENÉE : Tout le contraire de la gentillesse de parole dont vous usiez comme d'un piège avec lui, autrefois.

MONTREUIL : Je ne me fierais pas à ma propre gentillesse, mais ma règle est de me fier à celle des autres, et généralement j'en profite.

ANNE : Ayez confiance en la mienne alors. Si vous ne pouvez prendre une décision tout de suite, essayez de le faire avant le jour de notre départ, après-demain. Ou bien laissez-moi espérer que vous nous rejoindrez plus tard à Venise.

MONTREUIL : Je vous remercie de votre gentillesse, que je n'oublierai pas. Laissez-moi pourtant réfléchir encore. Il faut à une vieille femme beaucoup de temps pour se décider.

ANNE : N'attendez pas qu'il soit trop tard.

MONTREUIL : Si je vois venir le danger, je partirai. A présent, tout ce que je vous dis est « au revoir ».

ANNE : Au revoir, ma mère. Au revoir, ma sœur.

RENÉE : Au revoir.

MONTREUIL : Je vous souhaite un heureux voyage et vous prie de donner mon chaleureux souvenir au comte.

ANNE : Ainsi ferai-je.

MONTREUIL : Charlotte !

Charlotte entre en scène, puis accompagne Anne qui sort. Un court silence.

MONTREUIL : Charlotte !

CHARLOTTE, *en revenant* : Oui, madame.

MONTREUIL : Il n'y a point eu de décès dans votre famille. Pourquoi êtes-vous en deuil ?

CHARLOTTE : Madame...

MONTREUIL : Je crois le savoir. Au premier anniversaire de la mort de M^{me} de Saint-Fond, vous voulez montrer votre fidélité à la mémoire de votre ancienne maîtresse et prier pour le repos de son âme, n'est-ce pas ? J'approuve votre geste. Dites-moi cependant pourquoi vous avez tant de fidélité envers une femme que vous avez quittée parce que vous ne l'aimiez pas ?

CHARLOTTE : Oui, madame.

MONTREUIL : Vos « oui, madame » ne m'instruisent de rien. Une femme de votre âge ne devrait pas répondre comme une jeunesse à peine déplantée de la campagne. Neuf mois ont passé depuis la prise de la Bastille, et il me semble que vous devenez négligente et insolente à mesure que notre situation se dégrade. Vous avez commencé à montrer de l'insubordination lorsque les pauvres gens du quartier Saint-Antoine ont marché sur Versailles en criant qu'ils voulaient du pain. Pourtant vous avez servi pendant plus de vingt ans chez nous, où je crois que vous avez pris le goût du luxe et fait de bonnes économies sur vos gages. Il serait donc singulier que vous soyez prête à vous joindre aux défilés de ventres creux et de braillards. En auriez-vous même envie, on verrait que vous singez un peuple dont vous n'êtes pas et vous finiriez par vous faire massacrer comme M^{me} de Saint-Fond... N'est-ce pas en vous mettant à sa place que vous pleurez la mort de ce sublime imposteur féminin ?

CHARLOTTE, *avec conviction* : Oui, madame.

MONTREUIL, *en riant* : Alors faites ce que vous voulez. Restez en deuil autant qu'il vous plaira. Aussi longtemps qu'il ne s'agit que d'un faux deuil et d'un faux chagrin, le noir ne porte pas malheur.

CHARLOTTE : Merci, madame.

MONTREUIL : Dites-moi encore, aimiez-vous feu M^{me} de Saint-Fond ?

CHARLOTTE : Oui, madame.

MONTREUIL : Plus que votre maîtresse actuelle ?

CHARLOTTE : Oui, madame.

MONTREUIL : Mon Dieu ! Aurait-on entendu une réponse pareille avant la Révolution ? Les gens sont devenus fous de franchise... Mais il me semble que voici une visite.

Charlotte sort. Renée se lève. Puis la baronne de Simiane entre, suivie par Charlotte. Elle porte un habit de nonne.

MONTREUIL : Madame de Simiane... Quelle bonne surprise !

SIMIANE. *très vieillie* : Il y a vraiment longtemps que je n'avais revu ni vous, madame, ni Renée.

MONTREUIL : Si longtemps que je suis un peu curieuse de la raison de votre visite.

SIMIANE : C'est Renée qui m'avait invitée.

MONTREUIL : Ah, c'est Renée...

RENÉE : Merci d'avoir bien voulu venir.

SIMIANE : Votre sœur sortait quand je suis entrée. Il paraît qu'elle va en Italie.

MONTREUIL : Elle était venue nous annoncer son départ.

SIMIANE : Renée, je vous félicite de la résolution que vous avez prise. J'attendais cela de vous tôt ou tard, je vous le dis sincèrement.

MONTREUIL : Quelle résolution ?

RENÉE : De ma propre initiative, Mère, j'ai demandé une grande faveur à M^{me} de Simiane. Je l'ai priée de me recevoir dans son couvent.

MONTREUIL, *surprise* : Vous voudriez renoncer au monde ?

RENÉE : Oui.

MONTREUIL : Comment, diable, vous êtes-vous... Madame de Simiane, veuillez m'excuser. Je vous suis reconnaissante de votre bienveillance, mais il s'agit ici du sort de ma fille et cela mérite réflexion de ma part. J'entends parler de ce projet pour la première fois. En outre, mon gendre devrait rentrer incessamment.

SIMIANE : Je vous comprends fort bien, et je vais me retirer dans la pièce voisine pour que vous puissiez discuter entre vous. (*Elle fait quelques pas pour sortir du côté cour.*)

RENÉE : Attendez, s'il vous plaît.

MONTREUIL : Renée...

RENÉE : Il vaut mieux que M^{me} de Simiane demeure et qu'elle entende notre discussion, afin que ce soit bien à un commun accord que nous arrivions. Depuis vingt ans, nous avons bénéficié de ses conseils au sujet de Donatien. Nous n'avons rien à lui cacher.

MONTREUIL : C'est exact, mais...

RENÉE, à M^{me} de Simiane : Je vous en prie, madame, veuillez rester.

SIMIANE : Je cède à votre insistance.

MONTREUIL : Si vous vous mettez à deux contre moi, je parlerai sans me gêner. Et d'abord, voudriez-vous, madame, me faire connaître le détail de la requête à vous adressée par ma fille ?

SIMIANE : Je n'en sais pas tant, mais, le mois passé, Renée est venue plusieurs fois me voir, et nous avons parlé de divers problèmes. Je lui ai promis de l'accueillir chez nous si elle prenait le parti de renoncer définitivement à la vie mondaine.

MONTREUIL, à Renée : Cela signifie-t-il que c'est pendant le court laps de temps où vous avez cessé d'aller visiter Donatien et commencé à broder que vous auriez pris ce parti ?

RENÉE : Non. Il vaudrait mieux dire que de vagues intentions que je nourrissais depuis des années ont soudain mûri et pris corps.

MONTREUIL : Au moment où nous savons enfin que Donatien va revenir ?

RENÉE : Ce fut le coup de pied final du vigneron sur les raisins de la cuve. Mon désir d'entrer en religion et celui de revoir mon mari ont procédé à la même allure et parallèlement jusqu'aux récentes nouvelles. Chaque fois que j'étais allée visiter Donatien, je m'étais promis que la fois prochaine serait la dernière et que je prendrais le voile ensuite. Puis ma résolution s'évanouissait à l'entrevue suivante... Mais c'était comme un lit de rivière qui à chaque crue s'approfondit, même s'il se dessèche après.

SIMIANE : C'était Dieu qui vous tendait une ligne pour vous inviter au salut. Vous étiez le poisson de Dieu, qui est pêcheur d'hommes. Que dans le passé, souvent, vous vous fussiez décrochée de l'hameçon après y avoir mordu, cela importait peu, car vous saviez que vous seriez prise un jour et votre vœu profond était de vous tordre et de frétiler en faisant briller vos écailles ruisselantes des eaux de ce monde dans la lumière de crépuscule infini du regard de Dieu.

Dieu a mille yeux, d'où partent mille espions, qui vont dans le monde et fouillent les âmes des hommes avec une vigilance plus rigoureuse que celle des policiers du Roi. Leur patience est infinie. Ils attendent. Quand les âmes sont tombées d'elles-mêmes dans le filet miraculeux, ils les saisissent et les portent dans une prison de lumière et de joie.

J'ai honte à l'avouer, mais ce n'est qu'en ces dernières années, après être devenue vieille, que je suis parvenue à comprendre si peu que ce soit la volonté divine. Autrefois, j'affichais des airs de dévotion, mais la conviction vaniteuse que j'avais d'incarner toutes les vertus n'était qu'étroitesse spirituelle. À m'en souvenir simplement, je pourrais rougir. (*Elle compte sur ses doigts.*) Oui, c'est ici, dans ce même salon, par un jour d'automne, il y a dix-huit ans, que j'ai entendu M^{me} de Saint-Fond raconter l'histoire du marquis de Sade. Dix-huit ans, dix-huit longues années qui ont passé... M^{me} de Montreuil était entrée avec précipitation, je me le rappelle, et son tourment la rendait encore plus belle que de coutume. Vous, Renée, vous étiez en tenue de voyage, car vous veniez de rentrer de La Coste, et vous aviez un air de pureté limpide, comme si votre chagrin avait lui au travers de vous. Tout cela est vif en moi comme si c'était d'hier. À croire que le temps, qui nous retourne en un clin d'œil, s'était faufilé à travers la pièce en y faisant traîner

ses frusques, et que notre oreille n'avait su reconnaître le bruit de la soie.

Revenons à ce jour-là (*À M^{me} de Montreuil.*) J'ai quelque embarras, madame, à rapporter que juste avant que vous ne fussiez entrée M^{me} de Saint-Fond – Dieu ait pitié de son âme ! – brandissait sa cravache en nous racontant ce que le marquis de Sade avait fait à Marseille. Fascinée que j'étais par la fantasmagorie de la terrible histoire et par un pouvoir de séduction proprement démoniaque, je ne cessais de me signer, mais, il faut bien le confesser, le charme opérait sur moi.

S'il m'est possible de faire aujourd'hui cet aveu comme en décrivant une aventure arrivée à une autre personne, c'est probablement parce que je me suis rapprochée de Dieu dans l'intervalle. Et je me rends compte que mon outrecuidance à me prendre pour un pur esprit de droiture avait causé ma défaite. La faute n'en était pas au marquis de Sade, ni à M^{me} de Saint-Fond, mais à moi seule et à ma foi en moi. Lorsqu'on s'est débarrassé de cet orgueil, la pureté et la droiture que l'on croyait posséder ne sont plus que de simples cailloux dans une pierraille desséchée, et l'on ne risque plus de se laisser prendre au trouble éclat d'autres cailloux que le feu du couchant illumine. Je crois, Renée, que vous vous êtes affranchie de cette confusion comme j'ai fait moi-même. À cette nuance près que les épreuves subies par vous ont été cent fois plus dures que les miennes et que les peines que vous vous êtes données passent toute comparaison.

MONTREUIL : Maintenant que Renée est au fait de votre opinion, je voudrais qu'elle entende un langage de mère et qu'elle écoute un peu quelqu'un qui, comme moi, appartient à la société. Mon avis est qu'avant de renoncer au monde elle devrait songer à s'acquitter de ses devoirs envers lui. Il n'est point besoin d'être pressée, et il suffira de se faire donner les derniers sacrements quand sera venu le vrai moment de quitter ce monde. (*À M^{me} de Simiane, qui voudrait l'interrompre :*) Laissez-moi continuer, s'il vous plaît. (*À Renée :*) Nous savons tous quelle sorte d'homme est Donatien. Mais il va sortir de prison d'un moment à l'autre. Allez-vous, dans ce moment-là, vous dispenser de vos devoirs d'épouse ?

RENÉE : Mais, maman...

MONTREUIL : Écoutez-moi donc. Pendant ces dix-huit dernières années, je n'ai pas cessé de vous prier de vous séparer de lui et vous m'avez toujours répondu que vous ne le feriez jamais. Nos positions, aujourd'hui, sont renversées totalement, et j'en suis fort surprise. Je n'ai plus aucune objection à ce que vous passiez le reste de votre vie avec lui, comme vous le vouliez avec entêtement. Alors, pourquoi vous mettez-vous maintenant en tête d'être nonne ? Autre chose : Les liens de parenté avec la famille royale que nous devons à votre union avec Donatien pèsent lourd dans la singulière époque où nous sommes, et ils pourraient devenir positivement dangereux. Ce n'est pas tout gratuitement que je vous propose de braver ce danger en reprenant votre existence conjugale. Car, de son point de vue à lui, le bouleversement du monde tourne à son avantage et lui offre un renouveau de vie. Vous avez fait suffisamment pour qu'il vous en soit reconnaissant, et, cette reconnaissance, vous devriez être prête à l'accepter.

RENÉE : C'est vous, ma mère, qui en avez fait assez pour être récompensée largement...

MONTREUIL : Je l'espère. Dans le fond, il n'est pas mauvais garçon. Le temps viendra, j'en suis sûre, où il comprendra que mes stratagèmes n'avaient d'autre but que de servir ses intérêts.

RENÉE : Ils servaient plutôt les vôtres...

MONTREUIL : M'avez-vous jamais vue servir mon propre intérêt ? Tout ce que j'ai fait était pour sauvegarder l'honneur de la maison du marquis de Sade, sa bonne réputation et, accessoirement, la vôtre. Dans le chaos où nous sommes aujourd'hui, la réputation d'une famille n'a plus aucune importance, ni son honneur. Nous n'avons plus rien qui vaille d'être défendu ; Donatien peut reprendre sa liberté impunément, liberté de faire tout ce qui lui plaira, liberté d'user du fouet et d'offrir des pastilles quand il en aura envie. Qui lui reprocherait d'avoir des caprices pareils quand la licence et la brutalité sont devenues la règle de la nation tout entière ?

Voyez-vous, Renée, je n'ai cessé nullement de considérer votre mari comme un coquin incorrigible, mais les criminels, les fous et les indigents sont devenus les rois du pavé et Donatien n'est étranger à aucune de ces trois classes. Il se pourrait que notre famille fût sauvée par lui.

RENÉE : Votre intention, si je vous comprends bien, est de vous servir de lui.

MONTREUIL : Naturellement, et c'est pourquoi j'ai besoin de votre aide. Je répète, au rebours de l'opinion commune, que son cœur est bon.

SIMIANE : Donatien, avec ses grands yeux innocents et ses boucles blondes, était un aimable enfant. Il se faisait la douceur même après ses mauvaises farces. Je me souviendrai toujours de la vivacité de son regard, égale à celle d'un petit lézard vert qui s'enfuit dans un pré au printemps.

MONTREUIL, à *M^{me} de Simiane* : Écoutez-moi vous aussi, madame. Je crois possible que dans le remous de cette révolution le peuple applaudisse la conduite impudente de Donatien et le juge respectable à cause de sa singularité. Je crois possible que le scandale produit par ses actions fasse la preuve de son innocence et que ses années de captivité dans les prisons royales lui portent plus de gloire que s'il avait été décoré. Telle est la loi, quand l'ordre social est bouleversé. Si l'or était déchu de son titre, vous voyez d'ici les grands airs que se donneraient le cuivre et le plomb, sans parler de l'argent. Car l'argent, le cuivre et le plomb sont égaux en une seule chose qui est qu'ils ne sont pas de l'or... Pourvu qu'il se conduise avec intelligence, Donatien pourrait être le seul aristocrate qui ne risque pas d'être pendu à une lanterne. Ses vices pourraient se changer en lettres d'indulgence, non point seulement à son usage, mais à celui de toute sa parenté. Tandis que nul, aujourd'hui, n'est plus exposé qu'une femme comme moi, dont la vie fut irréprochable. Ce que je dis n'enlève rien au fait que Donatien est un déchet de l'humanité. Mais quand la folie règne, la débauche et l'excès deviennent des

justifications.

Vous rendez-vous bien compte que les vices de Donatien, dont j'ai tellement souffert, ne sont plus maintenant que des péchés mignons ? Fouetter cinq ou six filles de profession ignoble... Quelle importance ? Faire couler un peu de sang... Quelle importance ? Obliger des filles à manger des pastilles qui n'étaient pas même du poison... (*Elle rit.*) Quelle importance ? Et s'il avait blessé ou tué une ou deux de ces filles, par accident, cela importerait-il davantage ? Tout ce que j'ai combattu si vivement pendant vingt ans n'était donc qu'espièglerie.

SIMIANE : Ne parlez pas ainsi, madame. Sans me faire juge de votre méthode, je loue votre combat, qui est admirable parce que c'est contre le vice de Donatien que vous vous battiez et non contre sa personne. En refusant de reconnaître votre mérite, vous risqueriez, à son exemple, de devenir aveugle à la gloire de Dieu. Le monde peut être renversé. Dieu n'en a pas moins séparé le bien du mal d'un trait aussi dur que celui d'un silex dont un enfant s'est servi pour rayer le pavage.

MONTREUIL : Je me demande, moi, si cette ligne, comme la laisse de haute mer sur le rivage, ne se déplace pas constamment suivant l'amplitude du flux et du reflux. Donatien ne se tenait-il pas au point de rupture des vagues, un pied dans l'eau, en quête de coquillages ? Ne cherchait-il pas des coquillages couleur de sang, des algues chanvreuses comme des cordes, de frêles poissons en forme de fouets ?

RENÉE : Ma mère, vous avez des vues si proches de celles de Donatien que vous vous entendrez avec lui quand il sera revenu, j'en suis sûre.

MONTREUIL : Je suis très lasse, Renée. Et je crois que la rigueur de votre décision n'est due qu'à une lassitude pareille.

RENÉE : De qui êtes-vous lasse ? De Donatien ou de vous-même ?

MONTREUIL : N'ayez point d'humeur. Ne serait-il pas temps pour nous, épuisées comme nous le sommes toutes deux, de nous rapprocher et de nous reconforter ?

SIMIANE : Votre mère s'est manifestement égarée dans la nuit de ce monde de douleur au point d'avoir perdu de vue le lien qui la rattache à Dieu. Il faut que vous essayiez de la secourir, Renée.

MONTREUIL, à Renée : Je n'ai aucun désir d'être secourue par vous... D'après la rumeur, Donatien, au château de Vincennes, serait devenu des plus intimes avec M. de Mirabeau qui est puissant aujourd'hui. Cela est-il vrai ?

RENÉE : Je crois plutôt qu'ils se sont querellés...

MONTREUIL : Bah ! Ils étaient donc suffisamment intimes pour se quereller, comme Donatien et moi.

RENÉE : S'il vous restait la moindre dignité, vous ne songeriez pas à demander protection à un homme que vous avez persécuté jadis...

MONTREUIL : Ai-je parlé de demander protection ? Non. C'est Donatien qui m'a écrit que si jamais j'avais des difficultés, il se chargeait d'intervenir auprès du

nouveau gouvernement pour les aplanir.

SIMIANE : Donatien vous a écrit cela ? Quelle beauté d'âme ! L'enfant blond est revenu avec son aimable pureté. Le marquis de Sade a choisi d'aimer ses ennemis et de pardonner leurs offenses. Enfin, il a reconnu ses péchés. L'aurore a lui, après la nuit assombrie de sang, et la lumière sacrée brille dans son cœur. Renée, je vois clair en vos intentions. Cette lumière sacrée, vous en avez aperçu les premiers signes chez Donatien, et c'est pour vous rapprocher de son origine avec lui que vous avez décidé d'entrer en religion. Quand il connaîtra cette noble décision, le marquis ne se détournera plus de la flamme sainte qui l'habite, il la protégera, il la nourrira et il finira, j'en suis certaine, par suivre son épouse jusqu'au cœur de cette lumière qui éclaire tous les points de l'univers. Vous êtes un parangon de chasteté parmi les plus chastes femmes de ce monde. Vous méritez de devenir une épouse de Dieu. J'ai connu bien des femmes, pendant le cours d'une vie déjà longue. Je n'en ai rencontré aucune qui fût plus digne que vous d'être célébrée pour sa fidélité.

RENÉE : Pourtant, madame...

SIMIANE : Qu'y a-t-il ?

RENÉE : C'est une lumière, en effet, qui me persuada de laisser mon mari et d'entrer dans les ordres saints. Mais, comment vous l'expliquer ? Il me semble que ma lumière n'était pas la même que celle dont vous parliez.

SIMIANE : Pas la même...

RENÉE : C'était une lumière sacrée, oui, mais il me semble que sa source était différente.

SIMIANE : Que dites-vous ? La lumière sacrée a une seule et unique source.

RENÉE : Sans doute. La source devait être la même. Mais la lumière devait être réfléchiée quelque part et elle me pénétrait de façon différente.

SIMIANE, *avec inquiétude* : D'où, et dans quel sens, dites-vous qu'elle vous pénétrait ?

RENÉE : Je ne pourrais le dire exactement, mais j'ai été vaguement consciente d'une lumière dirigée de cette façon quand je lisais une affreuse histoire que me remit Donatien dans sa prison et qui porte le titre de *Justine*. Les manuscrits qu'il me donnait, je les mettais habituellement en sûreté sans les regarder. Je ne sais pourquoi j'ai ouvert celui-là, le premier de sa plume que j'aie lu.

Il s'agit de l'histoire de deux sœurs, la plus âgée nommée Juliette, l'autre Justine, qui sont jetées soudain dans le monde à la suite de la mort de leurs parents. Bien différemment de ce qui se passe dans les romans habituels, la sœur cadette, qui ne cherche qu'à défendre sa vertu, est affligée de tous les malheurs possibles, tandis que l'aînée, qui a fait choix du vice avec enthousiasme, connaît une telle prospérité qu'on dirait d'une bénédiction. Ce n'est pas sur elle que s'abat le courroux de Dieu, mais sur Justine, misérable jusque dans sa mort. Quoique

innocente et chaste, la pauvre fille ne cesse pas d'être humiliée, maltraitée, torturée. On lui coupe les orteils, on lui arrache les dents, on la marque au fer rouge, on la fustige, on la viole et on la dérobe. Enfin, sur le point d'être exécutée pour un crime qu'elle n'a pas commis, elle retrouve sa sœur Juliette, qui la secourt. Mais son bonheur ne dure qu'un moment. La foudre du ciel la frappe et lui donne une mort terrible.

Donatien écrivit ce livre tout d'un trait pendant sa captivité. Pour quel but, ou dans quelle raison ? Ne pensez-vous pas, madame de Si-miane, que c'est un péché de l'esprit ?

SIMIANE : C'en est un sans aucun doute. Se dégrader soi-même et polluer l'âme des autres ne saurait être exempt de culpabilité.

RENÉE : Pensez-vous qu'il soit plus grave d'user de prostituées et de mendiants pour répandre le sang, ou d'écrire un livre pareil ?

SIMIANE : Ce sont des fautes également graves. Un péché charnel commis en esprit ne se distingue pas du même péché commis effectivement.

RENÉE : Qu'en est-il d'un homme qui est empêché de continuer à commettre des crimes parce que la société l'a mis en prison, et qui, privé de liberté d'agir, s'abandonne entièrement au péché d'esprit et en tire des romans ?

SIMIANE : Renée, la loi du couvent est plus sévère que celles de la société. Au couvent, l'acte et la pensée sont gardés contre le péché, le mal est coupé à sa racine. En prison, Donatien était empêché de mal agir, mais il restait lié en pensée à la racine du mal.

RENÉE : Ce n'est pas ce que je pense. En écrivant son livre, Donatien s'était mis dans un monde qui n'était pas celui où je l'avais connu.

SIMIANE : En enfer, voulez-vous dire ?

MONTREUIL : Qu'il ait écrit quelque roman enfantin et stupide, pourquoi nous en inquiéter ? Autrefois, quand j'entendais dire qu'il avait l'intention de faire un livre, j'étais épouvantée, à l'idée surtout qu'un livre est une pire chose que le pire des scandales parce qu'il peut être lu par tout le monde et partout tandis qu'un scandale peut être étouffé si on en prend la précaution... Mais j'ai changé d'opinion. Je pense que l'on dispose de tels livres par le simple geste de les jeter au feu. Ils disparaissent alors sans aucune conséquence. Les effets d'un acte criminel parfois demeurent. Rien ne reste des mots que l'on écrit, aussi longtemps qu'ils ne tombent pas sous les yeux de la société.

RENÉE : Sous les yeux de la société... Mais les miens ont lu ce livre.

MONTREUIL : Cela ne fait jamais qu'un lecteur, qui en outre est la femme de l'écrivain.

RENÉE : Une seule personne, qui d'ailleurs est la femme de l'auteur... Pauvre héroïne que celle du livre, trop sensible et de nature plutôt mélancolique, douée

d'un si tendre cœur. Avec ses grands yeux compatissants et pudiques qui tellement la distinguent de sa sœur coquette et rusée, avec son profil virginal, le teint délicat de sa peau, sa taille flexible, sa voix doucement langoureuse, on dirait que Donatien a fait le portrait de la jeune fille que j'étais quand il ne savait encore rien de moi. Je me suis demandé si ce n'était pas à mon intention qu'il avait écrit cette histoire d'une femme affligée d'outrages continuels à cause de sa vertu.

Vous rappelez-vous, ma mère, la phrase que j'ai prononcée lorsque nous sommes querellées si honteusement dans ce salon, il y a dix ans ? J'ai dit, en imitant M^{me} de Saint-Fond : « Donatien, c'est moi ! »

MONTREUIL : Cela m'est resté dans les oreilles. « Donatien, c'est moi ! » Oui.

RENÉE : C'était une erreur. Je m'étais bien trompée. J'aurais été plus proche de la vérité si j'avais dit : « Justine, c'est moi. »

À force de se concentrer en pensée et d'écrire page sur page, Donatien, dans sa prison, a fini par m'enfermer dans un récit. C'est nous, ceux du dehors, qui sont emprisonnés par lui. Nos vies, nos souffrances, nos efforts ont été vains. Nous avons vécu, agi, crié, pleuré uniquement pour lui donner matière à compléter son affreux roman.

Quant à lui... Ah ! La lecture de son livre m'a permis de me rendre compte de ce qu'il avait fait pendant sa détention. La Bastille a été prise de l'extérieur, mais il en avait ruiné les murs de l'intérieur, sans même s'être servi d'une lime. Sa seule force avait effondré la prison. S'il ne s'échappait pas de ce débris, ce n'est que par libre choix d'y rester. Ma longue peine, ma lutte pour l'aider à fuir, mes démarches en vue de sa rémission, mes cadeaux aux geôliers pour les séduire, mes suppliques aux autorités, temps perdu que tout cela !

Donatien, plutôt que de rechercher la futilité du plaisir charnel évanoui sitôt que goûté, essayait de construire une impérissable cathédrale du vice. Il essayait de soumettre ce monde à un véritable code du mal au lieu d'y commettre simplement des crimes ou de mauvaises actions, car il aime moins les actes que les principes, moins les nuits voluptueuses qu'une nuit si vaste qu'elle puisse recouvrir l'éternité, moins les esclaves du fouet que le royaume de la fustigation. Sa manie de détruire est devenue passion de créer. Quelque chose d'indescriptible, mais qui est inné chez lui, a donné naissance à de transparentes formes du mal, à une pure cristallisation du mal.

Le monde où nous sommes en train de vivre, ma mère, est un monde créé par le marquis de Sade.

SIMIANE, *en se signant* : Qu'avez-vous dit ? Grand Dieu !

RENÉE : J'aurais voulu accomplir tous ses vœux. J'aurais voulu être compagne de son âme et esclave de son corps. J'espérais demeurer avec lui toujours. Soudain, sa main est devenue de fer et m'a fauchée. Il a perdu son âme, ou bien une âme capable de pareils écrits a cessé d'être humaine. C'est un homme dépourvu de

sentiments humains qui se plaît à clore de grilles le monde des hommes et à se promener à l'entour en jouant avec les clés. Il est le gardien des clés, lui seul. Je ne peux plus l'atteindre. Je n'ai plus même assez de force pour tendre la main vers lui à travers les barreaux et pour demander grâce.

Quel feu éblouissant rayonne de lui, qui est debout devant les grilles de ma prison ! Il est l'homme le plus libre du monde. Ses mains touchent aux extrémités du temps comme à celles de l'espace. Il entasse le mal sur le mal et il monte au sommet de la pyramide ; il est sur le point d'atteindre l'éternité du doigt. Donatien de Sade a construit un escalier dérobé qui va jusqu'au ciel.

SIMIANE : Dieu détruira l'escalier dérobé.

RENÉE : Dieu avait peut-être choisi Donatien pour le construire. Mon intention est d'entrer au couvent pour y passer le reste de mes jours en priant Dieu que ce soit ainsi.

MONTREUIL : Vous êtes donc...

RENÉE : Résolue. Oui. Je le suis toujours.

MONTREUIL : Même si Donatien revenait tout de suite ? Même si, comme vous l'avez attendu pendant dix-huit ans, il revenait en homme libre ?

RENÉE : Cela ne changerait pas ma résolution. Donatien, l'homme le plus mystérieux que j'aie jamais connu, a su tirer du mal un jeu de lumière et il a transmué en sainte essence la substance de l'ordure qu'il avait recueillie. Cuirassé de l'armure de sa noble maison, il est redevenu un chevalier mystique, qui projette une trouble lueur violette sur son entourage. Le fer rouillé de sang de son armure porte un décor de roses et non pas d'arabesques, de cordes et non pas de guirlandes ; son bouclier reflète les brûlures de la peau des femmes qu'il a marquées au fer rouge ; les cornes de son casque d'argent sont surgies des angoisses, des douleurs, des lamentations des hommes. Il presse contre ses lèvres la lame sanglante de son épée pour prêter le serment des preux. Débordant de son casque, l'or de sa chevelure le ceint d'une auréole, et sa cuirasse est un miroir que le soupir des mourants embrume. Sa belle main, blanche comme celle d'une femme, apparaît lorsqu'il retire son gantelet pour la poser sur les fronts inclinés, et les plus méprisés, les plus rebutés des hommes reprennent courage pour le suivre gaiement vers les champs de bataille du point du jour. Il vole au plus haut du ciel. Son cœur bat dans sa poitrine cuirassée d'argent en anticipation de sanglantes tueries, de banquets où gisent les cadavres de milliers de festoyeurs, banquets les plus silencieux de tous. Son épée glaciale rend leur blancheur aux lis mouillés de sang ; son cheval blanc, taché de sang, se cabre comme une proue de navire et fonce vers le haut du ciel à travers les éclairs du matin. À cet instant le ciel se déchire ; un flot de lumière, une lumière sacrée qui aveugle ceux qui la regardent, s'abat sur la terre. Donatien est peut-être l'esprit de cette lumière.

Charlotte entre en scène.

CHARLOTTE : Le marquis de Sade est à la porte. Puis-je le faire entrer ?

Tous restent silencieux.

Est-ce que je dois le faire entrer ?

MONTREUIL : Renée...

SIMIANE : Renée...

RENÉE, *après un long silence* : Charlotte, dites-moi quel air a le marquis.

CHARLOTTE : Il attend devant la porte. Est-ce que je dois l'introduire ?

RENÉE : Je vous demande de quoi il a l'air.

CHARLOTTE : Le marquis a tellement changé que je peinais à le reconnaître. Il porte une veste de laine noire, rapiécée aux coudes, et une chemise au col tellement sale, je m'excuse de le dire, que je l'ai pris d'abord pour un vieux mendiant. Et il est devenu si gros ! Son visage est tout rond, pâle comme celui d'un mort, son corps est engraisé tellement que ses vêtements sont trop petits pour lui. Je me demande s'il arrivera à passer par la porte ! Il jette des regards nerveux et il a un léger tremblement de la mâchoire. Quand il grommelle, on voit qu'il ne lui reste dans la bouche que quelques dents jaunies. Pourtant, il s'est présenté avec dignité. Il m'a dit : « Tu ne te souviens plus de moi, Charlotte ? » Puis, en prononçant distinctement chaque mot : « Je suis Donatien, Alphonse, François, marquis de Sade. »

Tous restent silencieux.

RENÉE : S'il vous plaît, dites-lui qu'il s'en aille. Et dites-lui encore ceci : « La marquise de Sade ne vous reverra jamais. »

POSTFACE DE L'AUTEUR

C'est en lisant La Vie du marquis de Sade de Tatsuhiko Shibusawa que pour moi, en tant qu'écrivain, se posa l'énigme de comprendre comment la marquise de Sade, qui avait montré tant de fidélité à son mari pendant ses longs emprisonnements, ait pu l'abandonner juste au moment où il retrouvait enfin la liberté. Telle énigme a servi de point de départ à ma pièce, en laquelle on peut voir une tentative de fournir au problème une solution logique. J'ai eu l'impression que quelque chose de fort vrai en même temps que de fort peu intelligible paraissait derrière l'énigme, et j'ai voulu considérer Sade dans ce système de références.

La pièce pourrait être intitulée : « Sade vu à travers le regard des femmes. » J'ai donc été obligé de donner le rôle central à M^{me} de Sade et de ne l'entourer que de rôles féminins, pour renforcer le thème. M^{me} de Sade incarne la fidélité conjugale ; sa mère, M^{me} de Montreuil, l'ordre social et la moralité ; M^{me} de Simiane, la religion ; M^{me} de Saint-Fond, l'appétit charnel ; Anne, sœur de M^{me} de Sade, la candeur féminine et le manque de principe ; la servante, Charlotte, les façons populaires. J'ai dû mêler ces caractères à celui de M^{me} de Sade et les faire tourner autour du sien, à la manière de l'évolution et de la révolution des planètes ; je me suis totalement dispensé des communs et triviaux effets de scène, pour ne mener l'action que par le seul dialogue ; j'ai usé de chocs de concepts pour donner forme au drame et j'ai fait parader les sentiments en habits de raisons. Les beaux costumes de style rococo, me suis-je dit, suffiraient bien aux exigences du spectacle. Et tout devrait concourir à faire autour de M^{me} de Sade un ensemble ordonné avec une précision mathématique.

Ainsi j'ai commencé à écrire ma pièce, sans toutefois être bien sûr de suivre toujours mon projet initial. Ce dont je suis certain, pourtant, est que la pièce pousse à leur conclusion logique des idées que j'avais depuis longtemps à propos du théâtre.

Il est peut-être singulier qu'un Japonais ait écrit une pièce de théâtre sur un argument français. La raison en est que je souhaitais employer à rebours les talents que les comédiens de chez nous ont acquis en représentant des pièces traduites de langues étrangères.

En plusieurs endroits, j'ai été délibérément infidèle à la réalité des faits vécus par les personnages historiques de la pièce, mais ces infidélités m'ont été imposées par les nécessités de mon théâtre. On me les pardonnera sans doute, d'autant plus que je ne prétends pas avoir écrit une pièce historique. Trois de mes personnages, M^{me} de Sade, M^{me} de Montreuil et Anne, la sœur de M^{me} de Sade, appartiennent à l'histoire ; les trois autres sont imaginaires.

